

Titre du livre

Marcher la tête haute: L'histoire de Gichin Funakoshi

© 2025 Milton Chanes

Tous droits réservés.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée dans un système de recherche documentaire ou transmise, sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit —électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre— sans l'autorisation préalable et écrite de l'auteur/éditeur, sauf dans le cas de courtes citations utilisées dans des critiques, articles ou commentaires analytiques.

Édition: Décembre 2025 – Version 18

ISBN: 9798278374381 / 9798261700456

ASIN:

Publication indépendante via Amazon KDP.

Conception et mise en page: Milton Chanes

Couverture: Milton Chanes

Imprimé et distribué par Amazon.

Révision de la traduction: Mariane Blanchut.

Dédié à mes maîtres Julio Campopiano et Nelson Carrión, qui, chacun à sa manière, m'ont guidé sur la voie du *Dō*, m'enseignant ce qui est juste et ce qui ne l'est pas. Également à tous mes compagnons d'entraînement, en particulier à la génération du Goshin-*Dō* à Paysandú, en Uruguay, que je me remémore avec affection chaque fois que j'enfile un karategi, malgré les presque quarante années écoulées et la distance qui nous sépare.

Oss

Marcher la tête haute

堂々と歩む

Dōdō to ayumu

Roman inspiré de faits réels

L'histoire de Gichin Funakoshi

Milton Chanes

Cette œuvre est recréée à partir de faits documentés, d'épisodes de la vie de Gichin Funakoshi et de ses disciples. Tous les dialogues, les scènes et les détails ont été romancés afin de transmettre l'atmosphère de l'époque.

Prologue

La vie de Gichin Funakoshi dépasse de loin celle d'un simple maître d'arts martiaux. Il naquit à Shuri, à Okinawa — l'ancien cœur du royaume de Ryūkyū — dans une famille de classe *Shizoku*, héritière de la tradition samouraï. Son nom de famille d'origine était Tominakoshi, plus tard changé en Funakoshi, même si l'on ne sait pas clairement à quel moment ce changement eut lieu.

Dans son propre livre, traduit en anglais sous le titre « ***Karate-Do: My Way of Life*** », il raconte avoir eu une enfance malade et fragile, et que son père, Gishū, appartenait à une lignée ayant servi comme vassaux auprès des anciens nobles du royaume.

Pour renforcer sa santé, le jeune Gichin commença à pratiquer les arts martiaux, et sur ce chemin il trouva bien plus que la vigueur physique; il découvrit une voie morale et spirituelle qui allait orienter toute sa vie.

La rencontre avec Ankō Asato et Ankō Itosu fut décisive. Dès son enfance, Funakoshi se forma sous le regard attentif des deux maîtres, et cette double tutelle guida toute sa jeunesse. Adulte, il continua de leur rendre

visite, apprenant d'eux autant que la vie le permettait, jusqu'à ce qu'ils s'éteignent, l'un après l'autre.

Asato et Itosu forgèrent non seulement sa technique, mais aussi son caractère; ils lui enseignèrent que le *Tōde* n'était pas simplement un combat, mais une discipline intérieure, un respect profond et une formation morale.

Même lorsqu'il exerçait déjà comme maître assistant à Okinawa, il demeura le disciple fidèle d'Asato, parcourant chaque nuit le chemin jusqu'à sa demeure pour s'entraîner sous la lumière tamisée des lampes. De ces longues heures de pratique silencieuse naquit le germe de ce qui, avec les années et sa consécration à Tokyo, transformerait cet art presque secret d'Okinawa en une discipline universelle: le *Karate-Dō*.

Avec humilité et persévérance, il enseigna dans des classes ouvertes, des salles universitaires et des temples, répétant toujours le même message: le *Tōde* devait être un chemin de vie, non un instrument de violence.

Ses écrits, depuis *Ryūkyū Kempo Karate* jusqu'à *Karate-Dō Kyōhan*, donnèrent forme à une philosophie unissant tradition, respect et dépassement de soi.

En 1949, ses disciples fondèrent la **Japan Karate Association (JKA)**, avec Funakoshi comme président honoraire, consolidant ainsi son héritage et formalisant son enseignement.

L'histoire de Funakoshi est aussi celle du début de l'expansion du *Karate* au-delà d'Okinawa. Ses démonstrations publiques, son introduction dans les universités japonaises et l'ouverture du premier *Dōjō* à Tokyo marquèrent le commencement d'une diffusion qui, à travers ses disciples, allait en faire une pratique mondiale.

Cependant, son importance dépasse le domaine du *Karate*. En observant sa vie de près, nous découvrons que la véritable expansion de son héritage a commencé à une étape plus mature, lorsqu'il avait déjà dépassé la cinquantaine. Et malgré cela, son influence a atteint des dimensions extraordinaires.

Car si, aujourd'hui, nous additionnons les millions de pratiquants de *Karate-Dō*, qu'il s'agisse du style *Shōtōkan* ou d'autres écoles créées par ses disciples directs ou inspirées indirectement par son enseignement, nous obtenons un chiffre qui défie toute logique.

Cela est d'autant plus remarquable qu'il ne s'agit ni d'une entreprise commerciale ni d'une marque industrielle, mais d'un art martial: une discipline intime, transmise de personne à personne.

Qu'un homme comme Funakoshi, un maître, ait suscité un mouvement d'une telle ampleur uniquement par son exemple, son humanité et sa vision de la maîtrise de soi révèle la profondeur de son héritage et sa capacité à transformer des vies, des générations et des cultures entières.

Il s'éteignit en 1957, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, laissant derrière lui non seulement un art martial, mais une véritable philosophie de vie. Son enseignement fut immortalisé par ses élèves dans des monuments érigés au temple Engaku-ji de Kamakura et dans le parc Onoyama de Naha, où il méditait souvent.

Mais au-delà des dates et des accomplissements demeure son enseignement essentiel:

空手に先手なし

Karate ni sente nashi

La phrase «*En karaté, il n'existe pas de première attaque*», que l'on lit sous la forme «**Karate ni sente nashi**», pour l'éternité dans la pierre qui lui rend hommage, au temple *Engaku-ji* de Kamakura.

Ce principe condense la grandeur de son héritage. Il ne parle pas de vaincre un adversaire, mais de se conquérir soi-même.

Il ne parle pas de rechercher le conflit, mais de vivre avec dignité, respect et maîtrise intérieure.

Ainsi qu'il l'écrivit lui-même: «**Le Karate est l'art martial de l'homme sage**» — **Karate wa kunshi no bugei**. Sa vision transcendait le combat physique pour embrasser la voie de l'autocontrôle et de la paix.

C'est cet esprit que j'ai voulu évoquer dans le titre «**Marcher la tête haute**».

堂々と歩む

Dōdō to ayumu

Le véritable succès naît lorsque la passion, la patience et la constance s'unissent, comme dans la vie de Funakoshi, qui porta le karaté du silence d'Okinawa jusqu'au monde entier.

Ce livre n'est pas une biographie exhaustive, mais un hommage narratif à la figure d'un homme qui, par des pas simples mais ferme, *Senseigna* au monde que la véritable victoire ne consiste pas à vaincre l'autre, mais à se perfectionner soi-même; que le combat authentique est celui que l'on se livre intérieurement.

Introduction

La première fois que j'ai revêtu un *karategi*, c'était en 1987. En réalité, ce n'en était pas vraiment un: c'était un vieux *judogi* que ma mère, qui avait pratiqué le judo pendant un bref moment des années auparavant, avait fait recoudre par une couturière. Il n'y avait qu'une ceinture jaune, et c'est ainsi que je me suis présenté au Club Remeros Paysandú, en février, où enseignait Julio Campopiano, un, *Sensei* reconnu et respecté en Uruguay, qui avait d'ailleurs été compagnon d'entraînement de ma mère.

Nous nous entraînions en plein air, la nuit, sous la chaleur accablante de l'été. Mes premiers cours n'étaient pas encore du *Karate-Dō*, mais de la préparation physique: chutes, de nombreux abdominaux, course à pied et divers exercices d'endurance.

Pourquoi suis-je resté alors que je n'avais pas encore appris à frapper? Je ne le sais pas vraiment. Peut-être parce qu'il y avait quelque chose de différent dans l'air, une atmosphère de respect. J'ai rapidement appris ce que signifiaient *Kōhai*, *Senpai* et *sensei*.

Le cours suivant, j'avais déjà ma ceinture blanche, et ce groupe d'inconnus devint un cercle d'amis qui m'accompagne encore aujourd'hui.

Le *Dōjō* du Club Remeros Paysandú était exigeant. Le sol, en béton granuleux, râpait comme du papier de verre; il suffisait de quelques entraînements pour voir apparaître les premières ampoules, jusqu'à ce que les pieds se durcissent. Nous courions pieds nus dans les rues, sur le gravier et l'asphalte, et nous nous entraînions sans protections. C'était la fin des années quatre-vingt, une époque où l'on croyait que s'entraîner dur signifiait imiter les anciens maîtres de la JKA.

Dans le *Dōjō*, nous avions même deux *makiwara* recouvertes de caoutchouc de pneu sur la partie supérieure, sur lesquelles nous frappions jusqu'à endurcir nos phalanges.

Nous suivions un entraînement basé sur la ligne traditionnelle de la Japan Karate Association — *Nihon Karate Kyōkai* —, arrivée en Amérique du Sud dans les années soixante grâce au maître Michihisa Itaya, qui s'était installé à Buenos Aires en octobre 1966.

Après sa mort tragique dans un accident automobile en 1972, son poste fut repris par Mitsuo Inoue, *Sensei*, qui poursuivit l'enseignement du style *Shōtōkan* sous la direction de la JKA. Il fut le premier Japonais que j'aie rencontré en personne: fort, à la voix puissante,

inoubliable. C'est avec lui que j'ai passé tous mes examens de *kyū*.

De nombreuses années plus tard, déjà en Espagne, j'ai repris l'entraînement à Logroño avec le Dr Rafael Ibáñez Moro, qui m'a enseigné une autre manière de pratiquer le *Karate-Dō*, privilégiant le dynamisme et les techniques de jambe, qui m'étaient plus difficiles que pour d'autres camarades. J'ai beaucoup appris, et surtout, je me suis beaucoup amusé.

Le chemin m'a ensuite conduit à rencontrer Nelson Carrión, *Sensei* en 2014. Élève direct de Hidetaka Nishiyama, *Sensei*, il me fit découvrir un niveau de détails techniques et conceptuels qui m'obligea à réapprendre depuis la base. Il m'avait été présenté par Carlos Demarco, *Sensei*, mon *Senpai* en Uruguay. Ce fut comme recommencer à zéro, mais aussi comme comprendre pour la première fois où le *Dō* voulait me mener. Depuis lors, je m'entraîne sous se, *Senseignements* —souvent en solitaire—, mais toujours guidé par ses paroles et son exemple.

J'ai retrouvé ce même esprit dans le *Dōjō* de Stara Wieś, en Pologne, lorsque j'ai eu l'occasion de m'entraîner avec des maîtres tels que Mahmoud Tabassi, Albert Cheah, Włodzimierz Kwieciński et Carrión lui-même. Là, lors des

gasshuku d'été, j'ai ressenti de nouveau ce que j'avais vécu lors de mon premier jour à Paysandú: un mélange de distance et de proximité, d'humilité et d'aspiration.

Le cadre était moderne et confortable — piscine, sauna, tatami rembourré, maisons de style japonais au cœur de la Pologne —, mais l'esprit martial demeurait intact. Malgré tant de commodités, l'essence était la même. Entouré de plus de trois cents karatekas, principalement polonais, mais aussi tchèques, russes, ukrainiens, brésiliens et d'autres nationalités, j'ai retrouvé l'esprit véritable du *Dōjō*: la martialité. Des karatekas exceptionnels, sans aucun doute.

Ils m'ont tellement impressionné que, cet été 2016, j'ai pensé qu'atteindre leur niveau me prendrait trois vies. Ils étaient inaccessibles.

Avec le temps, et vivant déjà en Allemagne, j'ai commencé à participer à leurs tournois. Chaque fois que je monte sur le podium — peu importe la place —, ma satisfaction ne vient pas de la médaille, mais de savoir que je suis un peu plus proche du bon chemin. Cette progression, je dois le dire, est le fruit de la méthode et de la guidance de, *Sensei* Carrión.

Beaucoup demeurent des artistes martiaux plus complets, mais grâce à se, *Senseignements*, j'ai réussi à raccourcir le temps d'apprentissage et de compréhension. C'est pourquoi je compétitionne avec eux et non contre eux: ils sont ma mesure, pas mes adversaires. Mon seul objectif est de me surpasser, d'être meilleur que la version d'hier. Je n'aime pas particulièrement monter sur un podium avec un drapeau; je ne représente pas un pays, mais ma quête personnelle d'amélioration.

Sensei Carrión pense que nous ne devrions pas compétitionner, mais je le fais parce que c'est mon occasion de partager avec des personnes qui aiment la même chose que moi. La camaraderie et les amitiés que j'ai nouées dans ces tournois en valent largement la peine. Visiter la Pologne, la République tchèque, l'Italie, la France, l'Espagne ou le Brésil a toujours été un plaisir, car partout, le karaté m'a offert des rencontres et des amitiés.

Le karaté ne distingue jamais entre riches et pauvres, entre universitaires et enfants d'école. Il est universel. Même si nous parlons des langues différentes, nous nous comprenons toujours. Cet esprit est né avec Funakoshi, *Sensei*.

Ce chemin m'a obligé à recommencer à plusieurs reprises. Chaque maître m'a transmis le même message

essentiel, mais avec sa propre manière de l'expliquer. C'est là la beauté du *Karate-Dō* traditionnel: chaque réinterprétation naît d'une pratique inlassable, comme un peintre qui maîtrise d'abord la technique avant de trouver, peu à peu, son propre style.

Je me souviens de cette petite photo en noir et blanc à laquelle nous adressions un salut en entrant dans le *Dōjō*. Un geste simple, chargé de respect envers l'homme qui a donné forme à ce que nous pratiquons aujourd'hui. Cette image m'accompagne depuis lors, et dans cette œuvre j'ai voulu lui rendre hommage; c'est pourquoi elle fait également partie de la couverture. Ceux qui ont pratiqué le *Karate-Dō Shōtōkan* savent très bien de quelle photo je parle.

Ce livre n'a pas la prétention d'être exhaustif, mais d'offrir un récit où s'entrelacent histoire et expérience personnelle: une tentative d'honorer le maître de nos maîtres. Au-delà de raconter sa vie, il cherche à transmettre son esprit, celui que l'on ressent encore chaque fois qu'un pratiquant de *Karate-Dō* s'incline devant cette photo et se souvient qu'en fin de compte, le véritable combat est avec soi-même.

道の始まり

Michi no hajimari

Partie I

Le début du chemin

Chapitre 1

Les cendres d'un rêve

Tokyo, printemps 1945

Le véhicule avançait lentement —une de ces vieilles voitures d'avant-guerre, réparée encore et encore, l'une des rares automobiles civiles qui avaient échappé à la réquisition militaire—, progressant péniblement sur un chemin tracé entre les décombres. Chaque nid-de-poule faisait vibrer le moteur, et l'odeur de fumée entrait par les vitres entrouvertes. On entendait encore, au loin, le craquement de poutres qui s'effondraient.

L'homme au volant gardait les yeux rivés devant lui, les lèvres serrées. À ses côtés, son fils de seize ans observait en silence les ruines à travers la fenêtre.

—Taka-chan... —dit enfin le père, utilisant le surnom affectueux de toujours.— Je ne comprends toujours pas pourquoi toi.

—Que veux-tu dire, père? —demanda le jeune en se tournant vers lui.

—Parmi tous ses disciples, pourquoi avoir envoyé un garçon? Pourquoi pas l'un des élèves les plus anciens?

Le fils inspira profondément.

—Au début, Obata-senpai ou Egami, *Sensei* devaient venir. Même Nakayama-senpai y avait pensé. Mais tous ont préféré rester là-bas, à déplacer des gravats, à organiser ce qui pouvait être sauvé. Ils voulaient que, lorsque, *Sensei* arriverait, il voie au moins un peu de dignité au milieu des ruines.

Le père haussa les sourcils.

—Et alors?

—Alors Nakayama-senpai a prononcé mon nom. Il a dit que j'étais toujours prêt à aider. Et puis... ainsi je pouvais voyager avec toi.

L'homme laissa échapper un bref rire.

—Ce Nakayama... Mais je pense toujours que c'est trop de responsabilité pour quelqu'un de ton âge.

—J'ai seize ans, père.

—Justement.

Le jeune haussa les épaules.

—Je ne sais pas. Ils étaient tous d'accord. Et après tant de jours enfermés à cause des sirènes et des bombardements, l'idée de sortir et de marcher un peu m'a semblé une bonne idée.

—Oui, mais ce n'est pas une promenade, Taka-chan. Préparer cette voiture pour le voyage a déjà été assez compliqué, et c'est presque un miracle qu'elle roule encore. J'espère seulement qu'elle ne nous causera pas de problèmes avant d'arriver.

Le garçon tourna le regard vers la fenêtre.

—Je sais que ce n'est pas une promenade. Et je ne crois pas non plus que ce sera un joli paysage avant longtemps. Il faudra apprendre à vivre dans cette folie.

L'homme acquiesça.

—C'est vrai. Aucun de nous n'est d'accord avec ce qui se passe. Mais il existe encore des hommes qui nous montrent un autre chemin. Et ceux-là, il faut les accompagner.

Le garçon baissa les yeux, empli d'une fierté timide.

—C'est différent, père... Est-ce parce qu'il n'est pas japonais?

Une légère étincelle amusée traversa le visage de l'homme.

—Non, Taka-chan. Bien sûr qu'il est japonais. Mais il n'est pas d'ici, pas de Tokyo. Il vient d'Okinawa, et cela fait une différence.

Le fils le regarda, intrigué.

—En quoi est-ce si différent d'y grandir?

Le père hocha lentement la tête.

—Beaucoup. Okinawa n'a pas vécu, comme nous, cette fièvre de l'empire et de la conquête. Son peuple a grandi avec une autre musique, un autre calme. C'est un peuple façonné par la pauvreté, la simplicité et la rudesse de la mer, non par l'arrogance des uniformes et les discours grandiloquents.

Le garçon murmura, comme s'il venait de comprendre quelque chose d'essentiel.

—Alors ce n'est pas qu'il soit moins japonais... c'est qu'il a appris à regarder le monde autrement.

—Exactement — répondit le père d'une voix basse.
—Il n'a pas été formé par l'arrogance des villes, mais par l'humilité d'une île éloignée. Voilà pourquoi il est différent. Voilà pourquoi il paraît plus humain que nous tous.

Le Toyota avançait avec lenteur, comme s'il peinait, lui aussi, à traverser les rues détruites. Par endroits, les décombres obligeaient le père à manœuvrer avec précaution, contournant des poutres brûlées, des véhicules brisés et des charrettes renversées. Sur les côtés

de la route, des gens poussaient des brouettes chargées de ce qui leur restait, d'autres avançaient sur de vieilles bicyclettes et certains tiraient de petits chariots improvisés, remplaçant les voitures que la guerre leur avait prises. Peu à peu, en quittant le centre, l'air s'éclaircit: moins de fumée, moins d'odeur de cendre.

Ils entraient à Mejiro, un quartier résidentiel qui avait mieux résisté aux bombardements. Là, les maisons basses tenaient encore debout, certaines avec des jardins abîmés mais vivants, comme refusant de disparaître complètement.

Alors que la voiture avançait lentement, le jeune rompit le silence:

—Père... ce que je ne comprends toujours pas, c'est pourquoi son fils n'est pas venu.

—De quel fils parles-tu? De Waka, *Sensei*?

—Oui, bien sûr.

L'homme garda les yeux sur la route, et sa voix s'assombrit d'un ton.

—C'est impossible. Ce matin encore, j'ai parlé avec son frère. C'est lui qui m'a tout expliqué. Waka, *Sensei*

peine à respirer désormais. Il lui est impossible de nous accompagner.

Le jeune écarquilla les yeux.

— Lui qui a toujours été si fort... Je suis sûr qu'il s'en sortira.

— Je l'espère — murmura le père —. Mais je ne l'ai pas vu ces derniers jours, et son frère m'a confié qu'il était très affaibli. Il ne lui reste presque plus d'énergie; l'usure se lit dans chacun de ses gestes.

— Père, comment s'appelle son frère?

— Yoshihide, l'aîné — répondit-il après une brève pause. — C'est lui qui m'a indiqué exactement où nous trouverions son père. Il m'a dit qu'un de ses élèves m'accompagnerait, mais je n'imaginais pas que ce serait toi.

— Je vois qui c'est. Je l'ai rencontré chez eux il y a quelque temps. Et je crois aussi qu'il a une fille; je l'ai aperçue une fois quand j'allais m'entraîner au *Dōjō*.

— Funakoshi, *Sensei* a deux filles, autant que je sache: Tsuru et Uto.

— Alors... combien d'enfants a *Rō-sensei*?

Le père soupira légèrement.

—Je n'en suis pas totalement sûr. Je crois qu'ils sont cinq en tout. Il est même possible qu'il ait eu un autre fils qui serait mort à Okinawa, mais je ne pourrais l'affirmer avec certitude.

—Alors, c'est Yoshihide qui t'a demandé d'aller chercher, *Sensei*?

—Pas exactement. Il y a quelques jours, j'ai reçu au bureau une lettre de Waka, *Sensei*, apportée par quelqu'un. Il me demandait cette faveur, parce que je suis l'un des rares à posséder encore une voiture en état de marche. J'ai dû la réparer en hâte pour ce voyage, mais je n'ai pas su lui dire non.

—Je comprends, père.

—J'imagine qu'ensuite, il a dû demander à Nakayama de trouver quelqu'un pour m'accompagner... et tu t'es retrouvé là.

—Oui... c'est probable.

Le silence s'installa quelques instants dans la voiture. Dehors, les ruines défilaient lentement, comme des fantômes. Le garçon baissa la tête, comprenant enfin.

—C'est sûrement l'idée de Waka, *Sensei* — murmura-t-il.

Le père acquiesça doucement.

—Oui, Taka-chan. Très probable. Malade ou pas, Waka-*sensei* continue d'organiser tout ce qu'il peut.

Le fils demanda, curieux:

—Père, sais-tu pourquoi Funakoshi, *Sensei* est ici? Je suppose qu'il a des amis, ou peut-être de la famille dans le quartier...

—Peut-être — répondit le père après une pause. — Pour être honnête, je n'en sais rien. Il est possible que ses enfants l'aient encouragé à rester dans ce quartier: assez loin du centre dévasté, mais pas trop éloigné d'eux non plus.

—Et son épouse? Est-elle avec lui?

—Je ne crois pas. Les femmes et les enfants ont été évacués vers différents endroits. Je ne sais pas si elle a pu revenir.

—Est-il au courant de l'état dans lequel se trouve sa maison?

—Je l’ignore — murmura le père —, mais il doit s’en douter. Si le *Dōjō* est détruit, il est difficile d’imaginer que sa maison — qui se trouvait juste en face — ait pu être épargnée.

Le garçon fixa alors son regard.

Au loin, près d’un arbre resté debout malgré sa silhouette tordue, une figure attendait en silence.

—Père... il est là — souffla-t-il, levant la main —. Regarde.

La voiture ralentit. Tous deux restèrent silencieux, presque en apnée. Là se tenait Funakoshi, âgé de soixante-seize ans. Debout, le corps mince et légèrement penché par l’âge, vêtu toutefois d’un élégant kimono de soie grise. Il tenait son chapeau par les bords, le serrant contre sa poitrine, comme si ce simple geste suffisait à donner solennité au moment.

Il n’était ni grand ni robuste, et pourtant, sa seule présence semblait remplir tout l’espace alentour. Voyant la voiture approcher au loin, il redressa lentement la posture.

La voix du père baissa d’un ton, comme s’il craignait de briser l’instant:

—Tu vois? C’est toujours ainsi. Peu importe son âge, ni la ruine autour de lui. Il a quelque chose... quelque chose qui ne s’explique pas.

Le garçon le contemplait, fasciné, les yeux brillants.

—C’est pour ça qu’on le suit, n’est-ce pas?

—Oui, Taka-chan. Parce que certains hommes n’ont pas besoin de crier leur grandeur. Il leur suffit d’être debout.

La voiture s’immobilisa doucement. Funakoshi leva les yeux vers eux. Calme, il remit son chapeau sur sa tête, comme on accueille une visite importante.

Lorsque le jeune descendit en hâte et s’inclina profondément, l’homme âgé répondit d’un sourire serein, à peine esquissé, mais suffisant pour dissiper toute tension.

—Ah... ils ont envoyé le plus jeune chercher le plus vieux — dit-il avec une légère malice en posant son regard sur le garçon. — Hidetaka, comment te portes-tu?

L’adolescent leva la tête, surpris d’être interpellé directement. Ce n’était pas un reproche, mais un clin d’œil chaleureux et affectueux.

Le père fit un pas en avant et s'inclina avec respect.

—Funakoshi, *Sensei*, nous sommes venus vous accompagner au *Dōjō*. Les autres vous attendent.

—Ce qu'il en reste... — rectifia le maître, sans changer de ton.

Les deux hommes esquissèrent une moue, reconnaissant la vérité de ses mots.

—S'il vous plaît, *Sensei* — dit le père en lui indiquant la voiture.

Funakoshi ajusta calmement son chapeau et avança à petits pas fermes vers le véhicule.

—Où dois-je m'asseoir? — demanda-t-il, comme si seule la courtoisie importait.

Le jeune répondit avec un enthousiasme retenu:

—*Rō-sensei*, vous serez plus à l'aise derrière.

Le vieil homme acquiesça, retira son chapeau et le posa soigneusement à côté du siège avant de s'installer derrière le conducteur avec une dignité sans faille.

Le garçon regagna sa place à l'avant, près de son père. En tournant légèrement la tête, il pouvait voir le

profil du maître, absorbé par ce qui défilait derrière la vitre.

Le volant se trouvait à droite, comme dans toutes les voitures japonaises. Dans le rétroviseur, le père voyait le visage de Funakoshi: serein, sans colère ni abattement, recueilli dans ses pensées.

Le jeune resta silencieux. Il sentit que cette image resterait gravée pour toujours: l'homme que tous appelaient *Rō-sensei*, ou simplement, *Sensei*, assis à l'arrière de la voiture de son père — l'une des rares encore en état de marche dans tout le cercle proche du maître —, irradiant la tranquillité de celui qui a appris à accepter la vie comme la ruine.

—*Sensei*, nous mettrons peut-être encore une heure pour atteindre le *Dōjō*, peut-être deux — prévint le père. — Les routes sont encore encombrées de décombres, et des équipes travaillent au nettoyage. Il y a aussi des contrôles à plusieurs intersections.

Funakoshi hocha lentement la tête, sans détourner les yeux de la fenêtre.

—Ce n'est pas un problème — répondit-il d'une voix posée. — Je ne suis pas pressé d'arriver.

Après quelques secondes, le jeune s'aventura à demander:

—Votre épouse va-t-elle bien?

Le maître inclina légèrement la tête.

—Merci de t'en inquiéter, Hidetaka. Oui, elle va bien. Gosei est avec mes filles. Dès que ce sera possible, nous serons réunis.

Son regard se perdit dans le paysage dévasté, tandis que la voiture avançait entre les ruines et les silhouettes portant des morceaux de bois. Dans son expression, il n'y avait ni impatience ni amertume, seulement la mélancolie de celui qui contemple le monde en silence, pensif, avec la tranquillité de celui qui a appris à accepter l'inévitable.

Chapitre 2

Le conseil du médecin

Shuri, Royaume des Ryūkyū. Automne 1874

Un médecin de confiance de la famille arriva au crépuscule, au moment où l'air humide portait l'odeur saumâtre du port et où le vent du nord faisait grincer les volets de bois. Les ombres s'étiraient sur les tuiles rouges, usées par la brise marine. Il portait avec lui sa mallette en bois poli et cette courtoisie mesurée, presque cérémonielle, propre à ceux qui servaient les familles de fonctionnaires.

Le petit Gichin avait cinq ans, bientôt six, avec un corps si fragile que chaque respiration semblait un effort. Sa poitrine étroite et légèrement creusée obligeait l'air à se frayer un passage, comme s'il devait ouvrir une porte trop lourde. On l'observait en silence: sa mère, prête à le soutenir d'une main, et son père, Gishū Funakoshi, debout, le visage tendu d'inquiétude.

Le médecin posa l'oreille contre le torse de l'enfant, fit glisser ses doigts le long du dos maigre, puis, en terminant, laissa échapper un soupir. Ce son resta suspendu dans la pièce, invisible et tendu, comme une corde prête à se rompre.

—Il est faible —dit-il enfin, d’une voix basse, comme s’il craignait de blesser—. Très faible. Il aura besoin de soins constants. Peu de rue. Peu d’intempéries. Beaucoup de calme.

La mère serra les lèvres, retenant les mots. Le père fit un pas en avant.

—Est-ce qu’il s’en remettra? —demanda-t-il, la voix chargée d’angoisse.

Le médecin soutint son regard et parla lentement, comme quelqu’un qui porte une vérité lourde:

—Je le soigne depuis sa naissance. Tout petit, j’avais davantage de doutes... j’ai même pensé qu’il ne passerait pas son premier hiver. Et pourtant, il s’est toujours relevé. Cela me donne de l’espoir. Mais je dois aussi vous dire la vérité: chaque année, le mal le frappe plus fort, et il lui faut plus de temps pour récupérer.

Il ouvrit sa mallette et en sortit un petit paquet de papier contenant des feuilles séchées.

—Nous continuerons avec la même préparation, mais j’en augmenterai la dose. Ce sont des herbes qui réchauffent la poitrine et dégagent la respiration: réglisse, gingembre sec et un peu de cannelle. Qu’il les prenne en

décoction, deux fois par jour, pendant un mois. Son corps a besoin d'aide pour gagner du temps... et le temps, parfois, est le meilleur remède.

—Y a-t-il autre chose que nous puissions faire pour lui? —demanda Gishū Funakoshi, la voix serrée.

Le médecin le regarda en silence, puis tourna les yeux vers l'enfant.

—Pas pour l'instant. Son corps est trop fragile. Si nous le forçons, il grandira avec plus de problèmes encore. Mais plus tard, il devrait apprendre le *Tōde* —déclara-t-il.

Le petit Gichin, assis à côté, écoutait immobile, les yeux grands ouverts fixés sur le médecin.

L'homme poursuivit:

—Pour l'instant, le mieux est qu'il se consacre aux études. Qu'il passe davantage de temps à l'intérieur, loin des changements brusques d'air et d'humidité. Cela l'apaisera et le tiendra en sécurité. Parfois, la discipline des lettres est le meilleur remède.

Gishū acquiesça lentement, en silence. Il savait que son fils était fragile, mais il devinait aussi que cette sérénité dans ses yeux cachait autre chose. Même si le

médecin doutait de son corps, lui croyait que l'esprit de l'enfant trouverait sa propre voie pour se fortifier.

Dès lors, la maison changea de son. Au lieu des cris des enfants qui couraient derrière les crabes du ruisseau, on entendait la voix du petit répéter des syllabes près du tatami. Les voisins le voyaient passer le seuil et murmuraient « le pauvre », mais lui semblait ne pas les entendre. Il s'asseyait sous la lumière oblique de l'après-midi avec un pinceau trop grand pour ses doigts et copiait des caractères, très lentement, comme si chaque trait était une respiration à apprivoiser.

Il ne joua pas aux jeux de lutte dans la poussière. Il ne grimpa pas aux branches du fukugi. Il ne s'écorcha pas les genoux sur les pentes derrière le sanctuaire. À la place, il apprit à écouter. À entendre la pluie venir de la mer avant même que les nuages ne se montrent. À distinguer le craquement des fibres du tatami lorsqu'on entrait avec précipitation. À reconnaître l'odeur de l'awamori sur l'haleine des hommes à la tombée du jour, et à savoir que, derrière chaque éclat de rire, se cachait une histoire.

Les autres enfants, tannés par le soleil et la rue, riaient fort en le voyant si sérieux et si mince. Parfois ils le bouscullaient en passant et s'enfuyaient en riant. Gichin ne

se plaignait jamais: il avait appris que la douleur arrive toujours avec retard, comme un écho. Il avait trouvé une tranchée dans les pages. Là, il pouvait être fort; là, ses mains savaient plus que son corps. Il dessinait, peignait, écrivait de courts poèmes qu'il ne montrait à personne, à peine trois ou quatre lignes où la mer et le vent devenaient des amis de chaque soir.

Il passa une grande partie de son enfance à la maison, consacré à la calligraphie et à la littérature plus qu'aux jeux physiques. Il fréquentait aussi l'école de Shuri, où il recevait d'abord l'enseignement traditionnel du Royaume des Ryūkyū. Mais en 1879, tout changea: le royaume fut aboli et transformé en Préfecture d'Okinawa, et il passa alors sous le système scolaire japonais.

Il avait dix ans. C'est dans ces salles de classe qu'il devint compagnon —et ami— du fils d'Anko Asato. Il ne le savait pas encore, mais cette amitié marquerait le début d'un chemin qui transformerait sa vie.

Chapitre 3

**Sans questions, il n'y a
pas de réponses**

La voiture avançait lentement, contournant des monticules de cendre et des poutres noircies qui exhalaient encore un peu de fumée au bord de la rue. Tokyo respirait un silence blessé, un murmure étouffé, là où autrefois, résonnaient rires, cris de marché et pas pressés. Chaque virage rappelait la guerre: colonnes tordues, toits affaissés, cicatrices ouvertes dans la terre.

À l'arrière, le maître Funakoshi observait par la fenêtre. Son kimono gris formait des plis sur ses genoux, où reposaient des mains fines, immobiles. Son visage, serein et austère, ne laissait pas deviner s'il contemplait les ruines devant lui ou des souvenirs beaucoup plus anciens. La veille, il avait reçu son fils Giei, qui l'avait convaincu d'accepter l'aide de Nishiyama pour se rendre jusqu'au *Dōjō* détruit. Ce à quoi il ne s'était pas attendu, c'était de faire ce trajet en voiture.

À l'avant, Hidetaka, seize ans, jetait des regards furtifs vers l'arrière. Il avait attendu toute la matinée ce moment: être seul avec lui, loin du *Dōjō*, avec l'espoir d'oser poser la question qu'il avait tant de fois tue. Il ne savait pas encore quels mots choisir ni par où commencer, mais il savait que se trouver si près du maître était comme se tenir près d'une source: il suffisait de se pencher pour boire.

Le premier à rompre le silence fut l'homme au volant, le père de Hidetaka, avocat de profession:

—*Sensei*, je suis désolé de ne pouvoir aller plus vite. Les routes sont encore couvertes de débris.

Funakoshi hocha lentement la tête, sans détourner le regard de la fenêtre.

—Ne vous pressez pas —répondit-il d'une voix grave—. Le temps ne se mesure plus de la même manière pour moi.

Le silence remplit de nouveau la voiture, dense et suspendu. Alors, le jeune homme se pencha un peu en arrière et, avec respect, laissa échapper sa voix contenue:

—*Rō-sensei*... puis-je vous poser une question?

Le vieil homme tourna la tête et le regarda. Dans cette calme présence, il y avait un poids qui rendait inutile tout reproche.

—Demande, Hidetaka. Demande toujours. La seule façon d'apprendre, c'est d'oser questionner d'abord.

Le garçon déglutit.

—J’ai lu certains de vos livres, *Sensei*... —dit-il timidement—. Quel a été votre maître préféré? Et pourquoi en avez-vous eu deux?

—Hidetaka! —intervint aussitôt le père, fronçant les sourcils—. Ne sois pas impertinent.

Funakoshi leva légèrement la main, apaisant la remontrance d’un geste serein.

—Ne vous inquiétez pas, monsieur Nishiyama —répondit-il doucement—. La question de votre fils n’est pas déplacée. Au contraire, elle est précieuse. Et puis, si nous parlons, le trajet nous paraîtra plus court à tous.

Le jeune homme baissa un instant les yeux, puis les releva, plein d’espoir. Funakoshi le regardait avec cette sérénité de ceux qui savent que les questions naissent de l’inquiétude la plus sincère.

—Tu vois, Hidetaka —commença le maître—, la vie a placé sur mon chemin deux hommes très différents et, en même temps, profondément unis dans l’art du *Te*, comme nous l’appelions à Okinawa. L’un fut le maître Ankō Asato; l’autre, Ankō Itosu. À tous deux je dois ce que je suis, et c’est à eux que je rends hommage chaque fois que j’enseigne. Bien que j’aie eu le privilège d’apprendre auprès d’autres, ce sont eux qui m’ont le plus marqué.

Tout ce que je transmets trouveses racines dans leur-
senseignements.

Même mon propre père connaissait quelque chose du *Te*. Mais, à Okinawa, rien ne s'enseignait de manière formelle: la pratique était presque toujours clandestine, sans règles écrites ni écoles organisées. Pas de manuels, pas de titres, aucune ambition de styles. Chaque maître transmettait ce qu'il avait appris et, surtout, ce qu'il avait lui-même découvert utile dans son expérience.

Ainsi, les mouvements se transmettaient comme une torche passant de main en main. Avec le temps, dans chaque village, certains gestes prenaient plus d'importance que d'autres et devenaient peu à peu des techniques plus raffinées. C'est ainsi que sont nées les distinctions que nous appelons aujourd'hui *Shuri-te*, *Naha-te* et *Tomari-te*. Non pas parce qu'il s'agissait d'arts différents, mais parce que les hommes, pour comprendre, tendent à classer. En vérité, toutes partageaient le même esprit: protéger la vie, forger le caractère et renforcer le corps.

La différence dépendait du regard de chaque maître. L'un accordait plus d'importance à la respiration, l'autre à la fluidité, un autre encore à la vitesse. Et en

insistant sur ces aspects, ils les perfectionnaient. Leurs disciples poursuivaient ce perfectionnement et, ainsi, naquirent peu à peu les courants que nous connaissons.

La plupart répétaient sans se demander pourquoi. On faisait ainsi parce que cela fonctionnait, et cela suffisait. Mais j'ai eu la chance d'avoir des maîtres qui n'avaient pas peur des questions. Ils m'ont toujours encouragé à interroger, et lorsqu'ils n'avaient pas de réponse, ils avaient l'humilité de m'envoyer la chercher auprès d'un autre maître. C'est là, la véritable grandeur : reconnaître que la connaissance n'est jamais complète, qu'elle ne se partage et ne s'élargit qu'ensemble.

C'est pour cela que j'ai rendu visite à différents maîtres et observé attentivement leurs différences, jusqu'à comprendre qu'elles partageaient toutes un même fondement. C'est alors que j'ai compris la véritable valeur des *kata*. Ce n'étaient pas une chorégraphie vide, mais un langage silencieux, un manuel écrit en mouvements. Ils conservaient la mémoire des maîtres du passé et la possibilité de découvrir le sens profond de chaque geste.

—*Sensei*, si les *kata* sont un langage, comment apprend-on à lire ce qui y est caché?

—L'essence véritable du *Te* —répondit le maître après une légère pause— consiste à comprendre avant

d'exécuter. Ce n'est que lorsque tu sais pourquoi la main bouge... qu'en réalité, c'est l'esprit qui se met en mouvement.

—Alors... c'est ainsi que vous avez appris à donner un sens à chaque mouvement? —demanda Hidetaka, se penchant en avant.

—On peut le dire ainsi —acquiesça le maître—. Mais l'explication est plus complexe. Et comme aujourd'hui le temps est de notre côté, approfondissons-la, si tu le veux bien.

—Ce sera un honneur, *Sensei* —dit le jeune homme en s'inclinant, une petite révérence de gratitude depuis son siège.

La voiture avançait toujours lentement parmi les décombres de la ville. Dehors, les ruines de Tokyo semblaient, elles aussi, écouter la voix du vieil homme.

—Le maître Asato —poursuivit Funakoshi— était un homme d'esprit noble, sévère et sage. Il venait d'une famille d'une certaine position et, en plus de maîtriser le *Te*, il avait été formé à l'équitation, à l'escrime et aux arts militaires. C'était un stratège, quelqu'un qui comprenait que le combat n'est pas seulement un choc de forces, mais

le calcul précis du moment. De lui, j'ai appris l'importance de la discipline intérieure et de la stratégie.

Il fit une pause; ses yeux semblèrent se poser sur un souvenir.

—Asato avait l'habitude de me faire répéter un seul mouvement pendant des heures, parfois des jours. Il ne cherchait pas à ce que je mémorise une technique, mais que je me fonde en elle, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de différence entre le geste et mon propre être. « Ne te contente pas d'apprendre le *kata* », me disait-il, « deviens le *kata*. »

Le garçon écoutait, fasciné, se reculant un peu dans son siège pour ne perdre aucune parole.

—Et puis il y avait Itosu, *Sensei* —poursuivit Funakoshi—. Il était différent. Plus accessible, plus proche du peuple. Il se préoccupait des enfants, et ce fut lui qui insista pour que le *Te* cesse d'être un secret transmis dans des cours cachées pour entrer dans les écoles. Il avait un cœur généreux et comprenait que l'avenir de l'art ne résidait pas dans les adultes déjà formés, mais dans les jeunes encore malléables. Avec lui, j'ai appris non seulement des techniques, mais aussi la patience et la clarté nécessaires pour les transmettre. Ce fut Itosu, *Sensei* qui créa de nombreux *kata* fondamentaux que

nous pratiquons encore aujourd’hui, par exemple ceux que nous appelons *Heian*. Il les avait créés sous le nom okinawaïen *Pinan*, pensés pour les élèves, afin de leur offrir un chemin sûr pour débiter dans l’art.

—Alors... il créa les *Pinan* pour que nous puissions comprendre plus facilement les *kata* anciens? —demanda Hidetaka.

—Pas exactement —répondit le maître d’une voix posée—. Itosu, *Sensei* ne considérerait pas les *kata* anciens comme une énigme à simplifier. Ce qu’il souhaitait, c’était offrir aux jeunes, surtout aux enfants, un chemin adapté à un corps encore immature. Les mouvements des *kata* traditionnels pouvaient se révéler trop exigeants pour leur motricité, trop rudes pour des muscles et des articulations en formation. C’est pourquoi il créa les *Pinan*, non pas comme une copie simplifiée de l’ancien, mais comme un pont préparant à la discipline, à l’équilibre et à la clarté du geste, afin que plus tard, lorsque leurs corps seraient plus forts et leur esprit plus sûr, ils puissent aborder les *kata* anciens et les comprendre en profondeur.

—Pourquoi le nom fut-il changé en *Heian*, *Sensei*? —demanda Hidetaka avec respect.

Funakoshi inclina légèrement la tête, comme s'il revenait en arrière dans le temps.

—Parce que les noms renferment un esprit, et que chaque esprit doit trouver sa place dans la langue de ceux qui le pratiquent. Quand Itosu, *Sensei* créa ces *kata* et les appela « chemin vers la paix et la tranquillité » —ce que signifie *Pinan* en *uchināguchi*, la langue d'Okinawa—, il pensait aux enfants de l'île. Mais lorsque j'ai apporté le *Tōde* au Japon, j'ai découvert que pour les Japonais, le mot *Pinan* était difficile à prononcer et encore plus à retenir.

Il marqua une pause, les mains glissant doucement sur ses genoux, comme accompagnant le souvenir.

—En japonais, la prononciation naturelle transformait *Pinan* en quelque chose de proche de *Heian*. Et comme *Heian* signifie aussi « paix et calme », j'ai compris que c'était la solution parfaite. Cela conservait le sens original tout en offrant une résonance plus claire aux élèves japonais. Je n'ai pas changé le nom pour altérer l'intention de mon maître, mais pour que son enseignement puisse être compris, répété et transmis sans obstacles dans une nouvelle terre.

Il leva les yeux vers Hidetaka et ajouta, d'un ton doux mais ferme:

—Le nom change, mais l'esprit non. Itosu, *Sensei* voulait que ces *kata* ouvrent la voie à tous les jeunes. Je me suis simplement assuré que ce chemin puisse être emprunté aussi au Japon, avec la même clarté que celle qu'il avait rêvée pour Okinawa.

Le père de Hidetaka, sans quitter la route des yeux, intervint avec respect:

—Alors, *Sensei*, peut-on dire que l'un fut le gardien de la tradition et l'autre le semeur de l'avenir?

Funakoshi acquiesça lentement.

—C'est une image juste. Asato préservait la racine, l'esprit profond de l'art, avec la rigueur d'un samouraï. Itosu, lui, ouvrait les branches vers la société, vers les enfants, vers la modernité. J'ai eu la chance de boire à ces deux sources. Parfois, je me dis que sans ces deux hommes, le karaté ne serait jamais sorti d'Okinawa ni n'aurait atteint le Japon.

—Et comment ces *kata* fondamentaux aident-ils, si je puis me permettre, à mieux comprendre un mouvement, *Sensei*?

—Prenons un exemple —dit Funakoshi calmement—. Le premier mouvement du *kata Pinan Nidan*, que tu connais sous le nom de *Heian Shodan*.

—Eh bien... on commence par une défense basse, *gedan-barai*, puis on attaque avec *tsuki* —répondit l'élève avec assurance.

—Exact, ce sont les gestes visibles. Mais dis-moi, que penses-tu qu'on cherche réellement à travers ces deux mouvements?

—D'après ce qu'on nous a expliqué... —commença-t-il, mais le maître l'interrompit doucement.

—Non. Je ne veux pas que tu répètes ce que tu as entendu —dit le maître calmement—. Tu pratiques le *Kendō*, n'est-ce pas? Alors je veux ton interprétation propre de ces mouvements.

Nishiyama se redressa légèrement, avec la gravité de quelqu'un qui se prépare à un examen. Il garda le silence quelques instants et, finalement, répondit d'une voix ferme:

—Pour moi, *Sensei*, plus qu'une défense... le premier mouvement est une attaque.

Funakoshi inclina légèrement la tête, l'invitant à développer son idée.

Le jeune homme poursuivit:

—Si je le considère comme deux actions séparées, d'abord défense puis attaque, j'ai l'impression de réagir trop lentement. Dans ce cas, le *tsuki* serait le seul vrai coup, et le premier geste ne servirait qu'à éviter une attaque... peut-être à bloquer ou à dévier un *mae-geri* dirigé vers la poitrine.

—Alors, comment l'interprètes-tu? —demanda Funakoshi avec calme.

—Pour moi, le premier « blocage » n'est pas une défense, mais une attaque. Je l'exécute comme si je frappais la cuisse de l'adversaire, et j'enchaîne aussitôt avec le *tsuki* au torse. Je le conçois comme un seul mouvement en deux impacts. C'est... attaquer l'attaque, si je puis dire ainsi.

Funakoshi hocha lentement la tête.

—Voilà. Cette interprétation que tu viens de faire, c'est l'essence même d'un *kata*. Avec le temps, chaque pratiquant découvre son propre sens pour chaque mouvement. C'est son secret, son langage. Le *kata*, en lui-

même, n'est qu'une chorégraphie. Mais lorsque celui qui le pratique en trouve l'application, le geste cesse d'être vide et devient partie de l'instinct. Alors, il n'est plus nécessaire de se demander pourquoi la main bouge... car, le moment venu, elle bougera simplement. Tu comprends, maintenant?

Le silence emplit la voiture quelques instants, jusqu'à ce qu'une voix sincère le brise:

—Merci, *Sensei*. Votre explication... j'en ai oublié jamais.

La voiture tourna dans une rue moins encombrée de décombres. Le soir se frayait un chemin entre les bâtiments meurtris par la guerre.

—*Sensei*... et lequel de vos deux maîtres vous a le plus marqué? —demanda Hidetaka.

Le vieil homme esquissa un léger sourire, comme si cette question l'avait accompagné toute sa vie.

—Je ne peux pas choisir, Hidetaka. Ce serait comme demander à un arbre quelle racine lui donne le plus de vie. D'Asato, *Sensei*, j'ai reçu la rigueur, la discipline de l'esprit, la certitude que chaque pas doit être posé en pleine conscience. D'Itosu, *Sensei*, j'ai reçu la clarté, la patience envers ceux qui commencent tout juste.

Ensemble, ils m'ont donné l'équilibre: la racine et la branche, la sévérité et la compassion.

Un silence remplit la voiture. Dehors, un groupe d'enfants pieds nus courait parmi les ruines avec des rires qui semblaient défier la tragédie. Funakoshi les suivit du regard, et sa voix devint un murmure:

—Itosu, *Sensei* me répétait souvent que l'art n'a de sens que s'il peut se transmettre. «*À quoi sert ta force si tu n'enseignes pas aux autres à devenir forts?*», me disait-il. Et il avait raison.

Le jeune Hidetaka, ému, demanda d'une voix basse:

—Alors... avons-nous tous besoin de plusieurs maîtres?

Funakoshi le regarda avec tendresse.

—Dans la vie, nous avons de nombreux maîtres, même si nous ne les appelons pas ainsi. Nos parents en sont. Le, *Senseignants* de l'école aussi, et ceux du *Dōjō*. De chacun, nous apprenons quelque chose, mais c'est à nous de décider ce que nous conservons. L'important est d'apprendre à regarder sous différents angles.

Le père, au volant, intervint enfin:

—Dans ce cas, *Sensei*, le *Karate-Dō* est, en grande partie, l'union de ces deux regards.

—Exactement —répondit Funakoshi—. Asato m'a donné la racine; Itosu, la branche. Moi, je n'ai été que le pont qui relia les deux.

La conversation se poursuivit avec des souvenirs de nuits passées à répéter un seul coup sous la lumière vacillante d'une lampe à huile, et de matinées où Itosu rassemblait les enfants dans une cour de terre battue. Ce n'étaient pas de simples récits techniques: c'étaient des leçons de vie, des principes qui dépassaient le cadre du *Dōjō*.

Hidetaka écoutait, les yeux brillants. Il comprit, peut-être pour la première fois, que le karaté qu'il pratiquait n'était pas l'œuvre d'un seul homme, mais d'une chaîne de maîtres qui avaient su donner et recevoir au moment juste.

Funakoshi s'adossa légèrement, faisant tourner son chapeau entre ses doigts comme on caresse un souvenir. Son regard perdu vers la fenêtre révélait que, tandis que la voiture poursuivait son chemin, sa pensée, elle, avait déjà entrepris un autre voyage.

Chapitre 4

Mains chinoises

Shuri, Okinawa. Automne 1879

Il ne restait que quelques semaines avant qu'il n'ait onze ans lorsque, au détour d'une conversation avec son camarade de classe et ami, surgit le nom de son père, Ankō Asato. Jusqu'alors, Gichin n'avait jamais réalisé que ce camarade était le fils du maître de *Tōde* dont on parlait tant à Shuri.

Le garçon le mentionnait avec simplicité, comme s'il parlait de n'importe quelle chose quotidienne, en disant que son père pratiquait cet art mystérieux au sujet duquel couraient des légendes sur l'île. Et, à cet instant, Gichin comprit que ce nom qui avait toujours sonné lointain n'était pas seulement une histoire d'adultes, mais quelque chose de vivant, de proche, à portée de sa main.

—Tu veux venir un jour à la maison? —demanda son ami, avec le naturel de celui qui invite à jouer.— Je pourrais te le présenter.

Le cœur de Gichin s'accéléra. Cette invitation pouvait être l'occasion de rencontrer en personne l'homme qui, jusque-là, n'avait été qu'un nom répété à voix basse parmi les habitants de Shuri.

La première visite chez les Asato

Le chemin jusqu'à la maison de son ami ne semblait pas différent de tant d'autres que Gichin avait parcourus à Shuri. La ville était faite d'humbles habitations, avec des murs de pierre corallienne et des toits de tuiles rouges qui résistaient à l'air humide et salé de la mer. Pourtant, ce soir-là, l'air lui pesait autrement dans la poitrine. Ce n'était pas une simple visite d'enfant : il allait rencontrer l'homme dont le nom se répétait dans les cours de l'école et dans les conversations des adultes, presque comme une rumeur qui imposait le respect.

À leur arrivée, rien n'indiquait un lieu particulier. La maison des Asato était sobre, semblable à tant d'autres. Ce qui la distinguait se trouvait à l'intérieur. Gichin franchit le seuil derrière son ami et fut enveloppé par un silence dense, de ceux qui imposent le respect sans besoin de paroles.

Dans la cour intérieure, il le vit pour la première fois. Ankō Asato était un homme grand, au regard ferme et serein, avec la posture de celui qui avait connu aussi bien la discipline militaire que la rigueur de l'étude. Il ne

portait ni ornements ni ostentation; sa seule présence suffisait.

Le fils le présenta avec naturel. Asato l'observa à peine un instant. Ses yeux parcoururent sa silhouette fragile, ses mains tachées d'encre scolaire. Il n'y avait pas de dureté dans son expression, mais une sorte d'examen paisible, comme s'il cherchait à mesurer non pas la force de ses muscles, mais le tempérament caché dans cet enfant.

Au fond de la cour, Gichin remarqua un poteau recouvert de paille, solidement planté dans la terre. Il n'en connaissait pas encore le nom, mais cet objet semblait garder une intention secrète, comme s'il attendait celui qui voudrait le comprendre.

Plus tard, il apprendrait qu'on l'appelait *makiwara*.

Asato, qui avait remarqué sa curiosité, lui fit un léger signe pour qu'il s'approche et lui indiqua de se placer devant lui. Il n'y eut ni discours ni longues explications, seulement la voix sereine de celui qui enseigne l'essentiel.

Il lui montra comment écarter les pieds, relâcher les épaules, remplir ses poumons d'air. D'un geste ferme, il corrigea la position de sa hanche et lui désigna la paille. Ensuite, il bougea lentement ses propres bras, montrant

la trajectoire, tandis qu'un poing avançait et l'autre se retirait; il faudrait encore de nombreuses années avant que, dans le Karaté japonais, ce mouvement reçoive le nom de *hikite*.

—Pousse le sol avec tes pieds —murmura-t-il.—
Laisse l'air sortir avec le coup, par la bouche.

Gichin obéit, encore incertain. Son poing s'enfonça dans la paille avec un son étouffé, presque timide, comme s'il ne savait pas encore parler. Asato acquiesça sans reproche.

—Bon début.

Il n'y eut pas davantage. À peine quelques corrections, quelques minutes de pratique, et la certitude que cette simple cour gardait un secret ancien.

Au moment de prendre congé, Asato ne promit rien; il accepta simplement, avec naturel, qu'il revienne.

.

La réaction à la maison

De retour chez lui, Gichin ne parvenait pas à contenir son émotion. Sur le chemin, il avait marché comme en rêve, répétant dans son esprit chaque geste, chaque parole.

—Il m’a accepté comme élève! —annonça-t-il à peine eut-il passé la porte.

Ses parents se regardèrent, surpris.

—Qui t’a accepté comme élève? —demanda sa mère, Uto, avec une certaine inquiétude.

—Asato, *Sensei* —répondit-il avec un large sourire.— Je commence demain.

Le silence devint plus lourd que la nouvelle. Sa mère fronça les sourcils.

—Monsieur Asato? Cet... art est violent, Gichin. Je ne veux pas que tu te remplisses de ces choses-là. J’ai entendu des histoires terribles.

Son père ne répondit pas immédiatement. La renommée du maître imposait le respect, mais il comprenait la peur de son épouse. Tous, à Okinawa, savaient ce qu’impliquait l’apprentissage du *Tōde*.

Après un long moment, il parla avec calme:

—Demain, je t'accompagnerai et je lui parlerai. Je le connais. Je veux entendre de sa propre bouche ce qu'il enseigne exactement.

Gichin se tut, mais au fond de lui brûlait la certitude que ce chemin avait déjà commencé.

La nuit du premier entraînement

Le chemin vers la maison d'Asato était simple de jour et différent la nuit. Les pierres avaient une autre température; les murs de corail semblaient garder d'anciennes voix. Le père marchait devant, sans hâte; Gichin derrière, attentif aux sons nouveaux, une chanson lointaine, le martèlement régulier de quelqu'un qui plantait quelque chose dans une cour.

Asato les accueillit sur le seuil. Les hommes s'écartèrent pour parler à voix basse. Le père de Gichin le salua avec respect, mais aussi avec la fermeté de celui qui exige des garanties. Asato répondit avec la même

solennité. Ils parlèrent peu, mais lorsque le père s'inclina et que le maître rendit le salut, l'accord fut scellé.

—Tu auras ma confiance —dit le père.

Asato acquiesça.

Ce soir-là, les deux enfants s'entraînèrent ensemble. D'abord, ils répétèrent des mouvements de base dans le vide; son fils servait de guide, et le maître marchait entre eux, corrigeant épaules, hanches, respiration. Chaque geste avait un poids, et le silence de la cour soulignait le tout.

Vint le moment de la *makiwara*.

Asato appela d'abord son fils. Le petit se plaça naturellement devant le poteau et porta un coup.

—Respire “par le talon” —murmura le maître.—
Laisse le sol te pousser.

L'enfant répéta le mouvement. Cette fois, l'impact sonna différemment, comme si un souffle avait traversé une pièce close.

Asato acquiesça à peine, puis leva la main pour appeler Gichin.

Le cœur du garçon battit plus vite que ses pas. Il avança jusqu'à se trouver face au maître.

Asato le plaça dans une posture droite et naturelle — celle qui, plus tard, dans le Karaté japonais, recevrait le nom de *shizentai*. Il écarta les pieds à la largeur des hanches, droits et fermes, sans rigidité.

—Ainsi... que l'on croie que tu es simplement debout, mais avec des racines profondes — expliqua-t-il en ajustant doucement ses talons.

Il lui fit fléchir légèrement les genoux, juste assez pour lier les muscles, et corrigea la hanche d'une légère tape.

—Pousse vers l'intérieur, juste un peu. Voilà.

Gichin inspira profondément.

—Inspire... maintenant expire — indiqua Asato avec calme. — Ne laisse pas ton corps s'affaisser, pousse le sol avec tes pieds. Sens comment la terre te répond.

L'enfant obéit, et alors le maître murmura:

—Laisse cette pression monter... et sortir à travers ton poing.

Zassh!

Le coup naquit. Le poing s'enfonça dans la paille avec un claquement sec, comme la corde d'un arc tendu.

Il n'était pas encore puissant, mais il était net, droit, véritable.

Asato hocha la tête.

—Bien. Ton corps a compris avant ton esprit.

Pour la première fois, Gichin sentit que ce n'était pas son bras qui avait frappé, mais tout son corps qui parlait en un seul mouvement.

—Maintenant avec l'autre bras —ordonna le maître.

L'enfant répéta.

—Alterne l'un et l'autre. Sans pause.

Et il le fit, encore et encore. De temps à autre, Asato s'approchait, redressait sa tête, relevait légèrement son menton, relâchait ses épaules.

—Regarde devant toi. Respire. Pousse depuis le talon.

Le temps se dissout dans cette répétition. Un seul geste, insisté jusqu'à se graver dans la mémoire du corps. Lorsque les erreurs commencèrent à se multiplier, Asato leva la main.

—C'est assez pour aujourd'hui —dit-il fermement, sans reproche.— Demain, à la même heure.

Gichin haletait, les jointures en feu. Il acquiesça en silence.

Asato s'arrêta un instant avant de s'éloigner vers l'ombre de la cour.

—Et écoute bien, il n'est pas nécessaire qu'on t'accompagne. À partir de maintenant, c'est ton chemin.

Gichin inclina la tête. En lui, quelque chose s'était transformé. L'art du *Tōde* se déployait désormais devant lui comme un chemin secret, encore sans nom en japonais, même si, avec le temps, on l'appellerait *Karate-Dō*. Le sentier était tracé.

Dès lors, son apprentissage se déroulerait en silence, sous le regard attentif du maître. Dans le *Tōde-jutsu*, personne ne marchait au même rythme, chaque disciple avançait dans la solitude; du moins est-ce ainsi qu'Ankō Asato le comprenait.

Chapitre 5

Le seul combat qui compte

Il était près de deux heures de l'après-midi. La voiture avançait lentement le long d'une avenue irrégulière, où les ombres des bâtiments en ruine s'étiraient sur l'asphalte fissuré. Le soleil restait haut, bien qu'il semblât immobile dans le ciel, comme si le temps lui-même refusait de se mouvoir parmi les ruines de Tokyo.

Funakoshi regardait droit devant lui, perdu dans ses pensées, lorsqu'il croisa soudain le regard du jeune Hidetaka. Le garçon l'observait avec dévotion, les yeux brillants, comme s'il attendait le moment de poser une autre question.

—Excusez-le, *Sensei* —intervint le père au volant, avec un geste courtois.— Il est un peu ému par ce voyage.

Funakoshi sourit doucement.

—Moi aussi, je suis ému. Cela fait plaisir de voir tant d'enthousiasme chez les jeunes, surtout chez quelqu'un d'intelligent et désireux d'apprendre.

Le jeune homme esquissa un sourire timide face au compliment et se cala sur son siège. La voiture s'enfonçait déjà dans une zone moins dévastée, où subsistaient encore quelques maisons debout et même un jardin ou deux, obstinément résistants. Le soleil arrachait de brefs éclats aux vitres brisées éparpillées sur le sol.

Funakoshi appuya un instant son front contre la vitre, comme s'il cherchait à entendre dans le murmure du vent la voix de ses anciens maîtres. Puis il parla, sans quitter l'horizon des yeux:

—Souviens-toi, Hidetaka... aucun maître n'est parfait. Et aucun disciple ne l'est non plus. Ce qui importe, c'est l'union de leurs chemins. Je ne suis que l'ombre de ce qu'ils m'ont transmis. Si un jour tu enseignes à ton tour, n'oublie pas que chacune de tes paroles portera aussi la voix de ceux qui t'ont formé.

Le garçon inclina respectueusement la tête. Il savait que ces mots resteraient gravés à jamais dans sa mémoire.

Quelques minutes plus tard, il osa demander:

—*Sensei*... On nous apprend à nous défendre, à frapper, à répondre avec force... Mais n'est-ce pas une contradiction? Se battre n'est-ce pas l'opposé de ce que vous dites toujours, que nous devons chercher la paix?

La voiture tressaillit en franchissant une crevasse dans l'asphalte. Le père demeura silencieux, attentif.

Funakoshi laissa flotter la question quelques instants, comme s'il devait lui donner du poids avant de répondre. Finalement, d'une voix grave, il dit:

—*Heiwa*. Oui, cela semble une contradiction, mais seulement en apparence. Écoute, et tu comprendras.

Il se pencha légèrement en avant, posant la main sur le dossier du siège avant.

—Le *Karate-Dō* n'a pas été créé pour se battre. Il a été créé pour ne jamais avoir à se battre.

Le jeune homme fronça les sourcils, intrigué.

—Laisse-moi te donner un exemple. Imagine un grand chien, fort, doté de puissantes canines. Et à ses côtés, un petit chien nerveux, qui aboie et lui mord sans cesse les pattes. Que fait le grand? Rien. Il l'ignore. Pourquoi? Parce qu'il sait que, s'il le voulait, un seul mouvement suffirait à le vaincre. Il n'a pas besoin de le prouver. Celui qui se bat est celui qui doute de sa propre force, celui qui a besoin de se prouver devant les autres.

Il laissa l'image s'imprimer dans l'esprit du garçon.

—Tu comprends? Quand on sait ce que l'on est capable de faire, on n'a plus besoin de le faire.

Hidetaka acquiesça lentement, même si ses yeux montraient qu'il cherchait encore la racine de cet enseignement.

—Alors... nous ne devons pas nous défendre?

Funakoshi sourit avec tendresse.

—Ce n'est pas cela. Nous apprenons à nous défendre, oui. Nous apprenons à riposter. Mais le véritable art consiste à ne jamais avoir à l'utiliser. Vois-tu, si tu parviens à terminer un combat sans l'avoir commencé, et sans avoir frappé personne, alors tu seras proche d'être un maître.

—Mais... —hésita le jeune— comment peut-on gagner un combat sans le combattre?

—Par l'équilibre —répondit Funakoshi sans hésiter.— Par le calme dans le regard. Par ce silence qui parfois effraie plus qu'un cri. Par la confiance de celui qui n'a rien à prouver.

Il fit un geste de la main, comme s'il dessinait dans l'air un *kata* invisible.

—Quand nous commençons un *kata*, nous sommes détendus, mais attentifs. Aucun muscle ne s'est encore mis en mouvement, mais déjà nous transmettons notre

force intérieure. Nous connaissons les mouvements qui viendront, nous savons que le *kata* se terminera au même point où il a commencé. Notre lutte doit être mentale. Si, en toi, tout est en équilibre, l'autre sentira qu'il a perdu avant même que tu n'aies eu à combattre. Voilà ce qu'est être maître.

La voiture tourna au coin d'une rue. Au loin, une école à demi détruite se dressait comme un fantôme noirci. Funakoshi la fixa, et sa voix descendit à un murmure chargé de souvenirs.

—Lorsque j'étais jeune, je pensais moi aussi que nous nous entraînions pour vaincre. J'ai mis du temps à comprendre que la véritable victoire ne consiste pas à abattre l'autre, mais à éviter que le coup existe.

Le père acquiesça en silence.

Funakoshi tourna de nouveau les yeux vers le garçon.

—Hidetaka, les combats les plus difficiles ne sont pas contre les autres. Ils sont contre soi-même. Contre la colère, contre l'orgueil, contre le désir de répondre. Voilà la lutte que tu dois gagner. Si tu perds contre ta propre colère, tu as déjà perdu avant d'avoir bougé le moindre muscle.

Le jeune voulut répliquer, mais se retint. Tout était trop clair. Il s'adossa au siège, laissant les mots l'envelopper comme une pluie lente.

Le maître poursuivit:

—Voilà ce qu'est le *Budō*, le chemin du guerrier en équilibre. Non pas un code de guerre comme l'ancien *Bushidō*, qui servait l'épée et la mort. Le *Budō*, au contraire, soutient, équilibre, et parfois même guérit. Si tu en viens à te battre, c'est que tu as déjà échoué quelque part: dans la parole que tu n'as pas dite, dans le geste que tu n'as pas montré, dans le calme que tu n'as pas su garder.

Le jeune releva les yeux.

—Et cela a toujours été ainsi, *Sensei*?

Funakoshi soupira, observant par la vitre une rangée de maisons à demi effondrées.

—Toujours. Même si j'ai mis longtemps à le comprendre. Mes maîtres, Asato et Itosu, me l'ont enseigné encore et encore. Mais j'étais jeune, comme toi, et je croyais que la force me vaudrait le respect. Il m'a fallu des années pour comprendre que le respect naît de la retenue, non de la violence.

Il se tut quelques secondes, avant d'ajouter plus bas:

—Je me souviens d'un soir avec Asato, alors que nous rentrions de l'entraînement. Sur notre trottoir venait en zigzaguant un homme ivre. Il trébuchait, mais ne cessait de nous lancer des insultes, cherchant la bagarre. Moi, jeune et fougueux, j'attendais que mon maître l'affronte. Mais Asato, sans dire un mot, me prit par le bras et traversa la rue. Nous continuâmes d'avancer, comme si cet homme n'existait pas. J'en eus honte. Je pensais: « *Comment un guerrier peut-il fuir ainsi?* ». Ce n'est que des années plus tard que je compris. Asato n'avait pas fui; il avait vaincu. L'ivrogne fut terrassé par l'indifférence. Le combat s'était terminé avant même de commencer. Ce fut l'un des plus grand, *Senseignements* de ma vie.

Le père acquiesça encore, presque sans souffle, conscient de la grandeur de cette leçon qui pesait plus qu'aucun coup.

Funakoshi fit tourner lentement son chapeau entre ses mains, le tenant un instant comme s'il y conservait la mémoire de ses maîtres, puis dit d'une voix ferme:

—Souviens-toi bien, Hidetaka: si un jour tu parviens à sortir d'un conflit sans avoir frappé, tu n'auras

pas été faible. Tu auras été sage. Voilà le *Karate-Dō*. Voilà le *Budō*.

Il se tut quelques secondes, puis ajouta avec un calme encore plus profond:

—Car celui qui domine sa colère... a déjà gagné le seul combat qui importe vraiment.

La phrase resta suspendue dans l'habitacle de la voiture.

Quelques instants passèrent avant que le jeune Hidetaka ne rompe le silence:

—Est-ce avec Asato, *Sensei* que vous avez appris les *kata*?

Funakoshi le regarda du coin de l'œil, un léger sourire ouvrant une porte vers le passé.

—Avec Asato, *Sensei*, j'ai pratiqué durant des années le *kata Naihanchi*. Il m'a aussi enseigné *Kusanku* et *Passai*, mais il insistait toujours pour que l'on commence par l'essentiel. Plus que les mouvements, il m'a appris à regarder. À comprendre que chaque *kata* est une conversation avec soi-même, et que la technique sans intention... n'est rien d'autre qu'une chorégraphie vide. Mais je les ai aussi pratiqués et perfectionnés plus tard

avec Itosu, *Sensei*, qui répétait souvent: « Si tu pratiques *Naihanchi* pendant dix ans, tu comprendras tout le *Shuri-te*. » Même s'il le prononçait *Naiifuanchi*, dans le dialecte de Shuri.

—Et quel est ce *kata*, *Naihanchi*, *Sensei*?

Funakoshi fit tourner une nouvelle fois le chapeau entre ses doigts. Un léger sourire, mêlé de souvenir, se dessina sur son visage avant qu'il ne réponde:

—Tu connais une dérivation de ce *kata* sous le nom de *Tekki*. En réalité, tu en pratiques sûrement déjà les trois versions. Elles paraissent simples... mais elles renferment l'âme du combat rapproché. Tout se déroule en ligne droite, sans avancer ni reculer. Il n'y a ni échappatoire, ni distance. Rien que l'ici et le maintenant. Et pourtant, dans cette immobilité... réside tout le mouvement.

Il marqua une brève pause, laissant l'idée se déposer.

—Alors le *kata* *Naihanchi* en comporte trois?

—À l'origine, il n'en existait qu'un seul. Mais avec le temps, différentes versions sont apparues à Okinawa, selon le maître qui le transmettait. L'information s'est embrouillée au fil des ans, et c'est pour cela qu'Itosu,

Sensei décida de les unifier en créant trois *kata*: *Naihanchi Shodan*, *Naihanchi Nidan* et *Naihanchi Sandan*. Ainsi, il réussit à préserver toutes les variantes au sein d'une même structure pédagogique.

—Sont-ils identiques aux Tekki que je connais?

—Dans l'essence, oui. On a simplement changé le nom pour l'adapter à la langue japonaise. Itosu, *Sensei* cherchait d'une certaine manière à systématiser et simplifier le langage de ce *kata*, en raison de son importance, et pour qu'il soit plus facile à apprendre pour les générations futures. Disons qu'il a divisé *Naihanchi* en trois parties pour en faciliter l'étude, non pour en changer l'essence, mais pour en faire un outil clair, accessible à ceux qui commencent le chemin. Car lorsqu'un *kata* est compris, il devient un miroir. Et lorsqu'on le maîtrise... on finit par devenir une part de lui.

—Quand a-t-on changé son nom en Tekki?

—Lorsque Okinawa fut intégrée à l'Empire japonais, beaucoup de noms furent adaptés à la langue japonaise. C'était courant à l'époque, et parfois nécessaire pour éviter des conflits. Quand il m'appartint de le présenter au Japon, je choisis les noms *Tekki Shodan*,

Tekki Nidan et *Tekki Sandan* afin de distinguer les trois formes et d'en faciliter l'enseignement.

Hidetaka hésita un instant, puis se lança :

—Et comment avez-vous appris le reste des *kata*, *Sensei*?

Le père du jeune, un peu embarrassé, murmura :

—Hidetaka... tu ne devrais pas poser tant de questions.

Mais Funakoshi leva doucement la main et sourit.

—Ne vous inquiétez pas. Cela ne me dérange pas du tout. Je trouve salubre — et nécessaire — que les jeunes veuillent comprendre l'origine. Savoir d'où nous venons est la seule manière de ne pas nous perdre en avançant.

Il fit tourner de nouveau le chapeau entre ses doigts, comme si les mots y étaient gravés.

—Après Asato, *Sensei*, comme je l'ai suggéré plus tôt, vint Itosu, *Sensei*.

Beaucoup le considèrent comme mon véritable maître, mais tous deux furent essentiels pour moi à bien des égards. Itosu, *Sensei*, cependant, fut celui qui m'enseigna à étudier le *kata* comme s'il s'agissait d'une

écriture sacrée. À le répéter sans lassitude, à analyser chaque transition, chaque pivot, chaque pause.

Il s'arrêta un moment, choisissant ses mots avec un soin extrême.

—En réalité, j'avais déjà commencé à les étudier avec Asato, *Sensei*; mais ce fut Itosu-*sensei* qui me permit de comprendre leurs applications et leurs possibles dérivations. Son regard m'aida même à mieux saisir ce qu'Asato, *Sensei* m'enseignait. Ils se complétaient: l'un m'apprit à voir, l'autre, à penser. Et tous deux... m'apprirent à sentir.

Il marqua une pause plus longue, sa voix devenant plus douce encore:

—Et, bien qu'il ne fût pas mon maître direct, j'ai eu l'occasion de rencontrer en personne Sōkon Matsumura, déjà âgé à l'époque. Je l'ai observé s'entraîner avec une sérénité imposante qui emplissait l'air de respect, et de lui j'ai reçu quelques mots que je garde encore comme un trésor. Il fut le maître d'Asato et d'Itosu, et comprendre cela me fit voir que mes propres maîtres étaient les héritiers d'une tradition encore plus ancienne et profonde. J'avais à peine onze ou douze ans lorsqu'Asato, *Sensei* me présenta à lui. Matsumura, *Sensei* m'accueillit avec une

bienveillance que je n'ai jamais oubliée. Après m'avoir écouté, il me recommanda de compléter mon entraînement avec Itosu, *Sensei*, car il pressentait que celui-ci pourrait me donner les réponses que je ne parvenais pas encore à comprendre.

Funakoshi détourna le regard vers la fenêtre de la voiture. Entre les maisons encore debout, il distingua au loin un toit rouge, usé par le temps. Quelque chose dans cette forme, dans cette couleur, dans cet instant... l'emporta ailleurs. Il n'était plus à Tokyo.

Pendant quelques secondes, il redevint ce jeune garçon silencieux d'Okinawa, pieds nus sur la terre, devant une porte de bois grande ouverte... et un maître qui l'attendait à l'intérieur.

Chapitre 6

Sōkon Matsumura,

le grand maître du

Shuri-te

Shuri, Okinawa, 1880

La pluie avait cessé sur Shuri, mais l'air humide portait encore l'odeur du bois mouillé. Gichin Funakoshi, à peine âgé de douze ans, marchait aux côtés de son maître Ankō Asato, cet aristocrate au pas serein et au regard pénétrant. Aujourd'hui, ils s'étaient réunis plus tôt que d'habitude. Ils avaient passé l'après-midi à répéter Naihanchi dans la cour de terre battue, encore et encore, jusqu'à ce que le corps du garçon brûle de fatigue et semble en même temps se mouvoir tout seul, comme si chaque technique jaillissait sans qu'il ait besoin d'y penser.

Asato l'observait en silence. Il connaissait bien cette lueur dans les yeux de son disciple, une faim de comprendre davantage, d'aller au-delà des simples mouvements. Cette inquiétude lui rappelait sa propre jeunesse, quand il avait cherché sans relâche les meilleurs maîtres d'Okinawa.

À la fin de l'entraînement, tandis qu'ils nettoyaient le sol et ramassaient les vêtements trempés de sueur, Asato parla :

—Gichin, tu as progressé. Mais tu cherches encore des réponses que je ne peux pas te donner entièrement.

Funakoshi, surpris, baissa la tête.

—*Sensei*, je... je ne veux pas vous manquer de respect. C'est juste que, plus je pratique, plus j'ai de questions. J'ai l'impression que dans chaque *kata* se cache quelque chose, comme si les mains tentaient de dire ce que je ne parviens pas encore à comprendre.

Asato sourit légèrement, comme quelqu'un qui reconnaît chez son disciple la même agitation qui l'avait accompagné dans sa jeunesse.

—C'est une bonne chose, Gichin. La curiosité est le premier pas vers la maîtrise. Je te montre le chemin du Shuri-te tel que je l'ai appris, et tel que je le comprends aujourd'hui. Mais tu ne dois pas te contenter d'un seul livre: il faut apprendre de plusieurs sources, chercher, et finalement tirer tes propres conclusions.

Le maître fit une courte pause avant d'ajouter:

—Il existe un homme qui peut t'apporter une autre vision. Mon propre maître, Sōkon Matsumura. Aujourd'hui, tu vas le rencontrer.

Le jeune écarquilla les yeux, surpris. Le nom tomba comme un coup doux mais ferme. Funakoshi l'avait entendu murmurer avec respect:

—Aujourd’hui? Mais, *Sensei*... je suis couvert de sueur! Je dois me laver. Je ne peux pas me présenter ainsi chez lui...

Asato laissa échapper un léger rire —rare chez lui— et désigna un bassin d’eau posé au sol.

—Rince-toi là. Ne t’en fais pas. Matsumura, *Sensei* sera heureux de savoir que tu t’es entraîné avec ardeur. La sueur parle de ta discipline. Il ne regardera ni tes vêtements ni ton apparence. Ce qu’il observera, c’est ce qu’il y a en toi

Il se tut un instant, comme pour souligner ses mots, puis ajouta d’un ton ferme:

—Et puis... je lui ai déjà parlé de toi.

Ils marchaient ensemble vers la maison de Matsumura, située aux abords de Shuri. Le soleil descendait lentement, colorant les toits rouges de la ville d’un éclat de feu éteint.

À cette époque, Matsumura était déjà un vieillard de plus de quatre-vingts ans. Il avait servi comme garde du corps de trois rois du Royaume des Ryūkyū, avait voyagé en Chine et au Japon, et était considéré comme le grand représentant du Shuri-te. Son nom circulait à voix basse, toujours entouré de respect et d’admiration.

Funakoshi avait entendu parler de lui, mais n'avait jamais imaginé qu'il aurait la chance de le rencontrer.

—Enseigne-t-il encore? — demanda-t-il, incrédule.

—Pas comme avant —répondit Asato, tandis qu'ils avançaient vers les faubourgs de Shuri.— Ses années de guerrier sont derrière lui. Mais son esprit n'a jamais été aussi clair. Il peut t'apprendre à voir au-delà du mouvement.

Funakoshi déglutit. Il savait qu'Asato ne prodiguait ni éloges ni mots au hasard.

—*Sensei...* croyez-vous qu'il m'acceptera? — demanda-t-il, un fil d'incertitude dans la voix.

Asato le regarda du coin de l'œil et répondit d'un geste bref:

—Je t'ai accepté comme disciple, pourquoi ne le ferait-il pas?

Funakoshi baissa le regard.

—Parce que... je ne suis qu'un enfant.

Asato esquissa un léger sourire, teinté de tendresse.

—Oui, tu en es un. Mais tes questions ne sont pas celles d'un enfant. Ce sont les questions d'un esprit inquiet

qui cherche à comprendre au-delà de ce qu'il voit. Et ces questions-là demandent des réponses qui ne sont pas toujours faciles à donner. Parfois, expliquer ce qu'il y a de plus profond avec des mots simples est la chose la plus difficile.

Il s'arrêta un instant pour que le jeune l'écoute bien, puis ajouta d'un ton ferme:

—C'est pour cela que je veux t'emmener chez Matsumura, *Sensei*. Seule une pensée brillante comme la sienne peut t'aider à transformer cette curiosité en compréhension, et t'apprendre à voir ce qui te semble aujourd'hui un mystère.

Pendant le trajet, Asato profita de l'occasion pour instruire le jeune sur les différentes écoles d'arts martiaux d'Okinawa:

—Laisse-moi t'expliquer quelques notions que tu dois connaître. Par exemple, dans le Naha-te, les mouvements sont fermes, durs, accompagnés d'une respiration profonde. Dans le Tomari-te, le corps se meut avec fluidité, comme l'eau. Et dans le Shuri-te, celui que nous pratiquons, les mouvements sont rapides, directs, comme le tranchant d'une épée.

Il marqua une courte pause avant d'ajouter:

—Sōkon Matsumura, bien qu'il connaisse toutes ces variantes, est en réalité le grand maître du Shuri-te. Mais ne le cherche pas seulement comme guerrier. Matsumura est aussi un homme de paix. Il a vu la guerre et la violence, et c'est pour cela qu'il a choisi de vivre comme un philosophe. Il entraîne son corps, oui, mais encore davantage son esprit.

Funakoshi écoutait attentivement, comme si chaque mot était un pont vers le mystère qu'il cherchait à percer.

—Alors... il peut m'aider à comprendre ce que je ressens dans les *kata*?

—Il peut te montrer que les *kata* ne sont pas seulement des mouvements. Ils sont questions et réponses. Ils sont mémoire et destin.

Cette idée s'imprima dans l'esprit du garçon comme un sceau brûlant.

La maison de Matsumura était simple, en bois vieilli, entourée d'un petit jardin où les arbustes poussaient sans grande discipline, comme s'ils reflétaient la liberté de leur propriétaire. Sur le perron, un homme très âgé les attendait. Ses cheveux entièrement blancs retombaient vers l'arrière; son dos restait droit, et dans

ses yeux enfoncés brillait une énergie qui semblait traverser le jeune Funakoshi.

Il portait une tunique sobre, plus proche du style chinois que japonais, et les accueillit d'un léger geste d'inclination.

—Asato —dit-il d'une voix grave mais chaleureuse.— Je suis heureux de te voir.

—*Sensei* —répondit Asato en s'inclinant avec respect.— Je vous présente mon disciple, Gichin Funakoshi.

Le jeune s'inclina profondément, le cœur battant comme un tambour.

—C'est un garçon curieux —expliqua Asato.— Il cherche à comprendre ce qu'il y a au-delà des formes. J'ai pensé que vous pourriez lui offrir une autre vision.

Matsumura l'observa un instant en silence puis, d'un geste serein, les invita à entrer.

L'intérieur de la maison révélait une atmosphère sobre et harmonieuse, où l'influence japonaise et chinoise se mêlait naturellement. Le tatami couvrait le sol, tandis que sur les murs étaient accrochés des rouleaux calligraphiés et des pinceaux soigneusement disposés.

Face à l'entrée, un tokonoma servait d'autel modeste, avec un brûle-parfum de bronze d'où s'élevait un fin filet de fumée, comme s'il préparait l'espace au dialogue qui allait commencer.

Ils s'assirent en seiza, mais le vieillard leva la main.

—S'il vous plaît, mettez-vous à l'aise. La rigidité ne favorise pas la réflexion.

Il servit le thé avec solennité. Ils burent en silence. La saveur, amère et pourtant rafraîchissante, glissait dans la gorge comme une leçon déguisée en simple gorgée. Funakoshi comprit alors que même dans les gestes les plus quotidiens pouvait se cacher un enseignement.

Il n'était qu'un enfant, apprenant tout, maître de rien. Et pourtant, cet homme — un guerrier légendaire, peut-être le sage le plus grand qu'il connaîtrait jamais — le recevait avec la dignité réservée à un invité illustre, comme si un prince ou un roi s'était assis devant lui.

Dans ce geste simple, dans cette reconnaissance silencieuse, il découvrit la vraie mesure de la grandeur: traiter chaque être humain comme porteur d'une valeur, même avant qu'il en soit conscient lui-même.

Pendant des années, dans son innocence, il crut que tout avait été préparé pour l'honorer. Ce n'est que bien plus tard, avec le recul de la maturité, qu'il comprit que cette solennité était due, très probablement, à la présence de son maître Asato. Et pourtant, dans son souvenir intime, il ressentit toujours cette scène comme quelque chose qui lui avait été offert à lui seul.

Matsumura servit une autre tasse de thé et, après quelques gorgées, fixa son regard sur Funakoshi:

—Dis-moi, jeune apprenti, que cherches-tu dans le *Tōde-jutsu*?

Funakoshi leva les yeux, posa la tasse et, après un instant de réflexion, répondit franchement:

—Au début, je voulais simplement apprendre à me défendre. Je pensais que c'était important pour quelqu'un d'aussi petit que moi. Mais avec le temps, alors qu'Asato, *Sensei* me faisait répéter encore et encore les techniques et les *kata* jusqu'à épuisement, quelque chose a changé. Maintenant, je ne veux plus seulement répéter... je veux comprendre.

Matsumura sourit à peine, comme quelqu'un qui reconnaît une lueur au milieu du brouillard. Il jeta un bref regard à Asato, qui restait silencieux, mais dont la légère

expression trahissait la satisfaction devant la curiosité de son disciple.

—Réponse intéressante —murmura le vieillard.— Mais dis-moi, que souhaites-tu comprendre exactement?

Funakoshi baissa les yeux un instant, puis parla d'une voix tremblante mais ferme:

—Excusez-moi, *Sensei*. Je veux tout comprendre. Je veux savoir pourquoi nous faisons chaque mouvement, pourquoi un coup change tant lorsque le maître corrige à peine la posture de mon dos... ou pourquoi je sens plus de force quand j'expire au moment de frapper.

Les deux maîtres échangèrent alors un regard et rirent doucement. Non par moquerie, mais par reconnaissance.

—Aucun de nous ne sait tout, Gichin —dit Matsumura.— Et c'est pour cela que nous *senseignons*. Un maître ne transmet pas son art parce qu'il l'a compris entièrement, mais parce que dans chaque disciple il découvre une nouvelle façon de le voir. Enseigner, c'est apprendre, et ton chemin a déjà commencé. Dans le *Tōde*, personne n'arrive au bout; chaque pas ouvre une porte vers quelque chose de plus profond.

Funakoshi inclina la tête en signe de respect et porta la tasse à ses lèvres.

—Ce thé que tu bois lentement —ajouta Matsumura— est la même manière dont tu apprendras le *Tōde-jutsu*. Peu à peu, gorgée après gorgée. Avec le temps, chaque question trouvera sa réponse. Et même si tu ne parviens jamais à toutes les résoudre, ta mission sera d'en explorer le plus grand nombre possible.

Un silence profond s'installa dans la pièce. L'encens brûlait lentement, laissant monter une volute de fumée qui semblait accompagner les paroles.

Alors Matsumura, comme se souvenant de ses propres jours de jeunesse, ajouta:

—Moi aussi, j'ai été comme toi: un enfant curieux, plein de doutes. J'ai eu la chance d'apprendre auprès de plusieurs maîtres. On dit souvent que j'ai été disciple direct de Sakugawa, mais ce n'est pas possible: j'avais à peine six ans lorsqu'il est mort en 1815. Ce que j'ai reçu de lui m'est venu par certains de ses meilleurs élèves, qui ont transmis fidèlement son héritage. J'ai aussi étudié avec des maîtres chinois qui restèrent quelque temps à Ryūkyū. L'un était connu sous le nom d'Iwah, un autre sous celui d'Ason, et il y avait aussi un homme que l'on appelait Annan à Tomari. De ce dernier —disait-il en riant— je n'ai

jamais su s'il était naufragé, voyageur errant ou même pirate. Peut-être avait-il été tout cela à la fois. La vérité — ajouta-t-il avec un sourire malicieux— c'est que je n'ai jamais osé le lui demander.

—Ce sont eux qui vous ont enseigné certains *kata* que nous connaissons aujourd'hui?

—Exactement. Les *kata* sont un moyen de rassembler les mouvements dans un même courant, afin qu'avec la pratique constante ils se gravent dans le corps jusqu'à devenir des réactions naturelles, presque instinctives. Par exemple, de Ason est né le *kata* que nous appelons aujourd'hui Chintō, plein d'agilité et de créativité. Des maîtres locaux, j'ai appris par ailleurs, la force de la respiration et l'équilibre de la posture, de, *Senseignements* déjà présents chez des figures comme Aragaki Seishō, très respecté sur notre île. Tous, de leur côté, puisaient à la source plus ancienne de Kusanku et de Sakugawa, qui avaient apporté à Okinawa l'écho des arts martiaux chinois.

—De chacun d'eux, j'ai reçu quelque chose de différent —poursuivit-il—: des Chinois, la vision extérieure, l'ingéniosité et la subtilité; Des maîtres de notre terre, la discipline constante et l'adaptation à

Okinawa. Et au final, ce qui est resté, c'est un tissage commun que nous appelons aujourd'hui Shuri-te, un art qui intègre de nombreuses voix.

À l'évocation de ces noms, Asato inclina légèrement la tête en signe de respect. Funakoshi ne les connaissait pas, mais comprit à la nuance de révérence qu'ils étaient des piliers de ce lignage.

Matsumura conclut d'une voix sereine:

—De la même manière que j'ai hérité de leur, *Senseignements* et les ai adaptés à mon temps, tu hériteras des miens à travers Asato et Itosu, et un jour tu les transformeras pour ceux qui viendront après toi. Voilà le destin du *Tōde*: un fleuve qui ne cesse jamais de couler, parce que chaque génération l'enrichit de sa soif d'apprendre.

Bien des années plus tard, au Japon, Funakoshi se souviendrait de cet instant et comprendrait que Matsumura ne parlait pas seulement du *Tōde*. Il parlait du *Budō*, d'un chemin sans fin où l'humilité ouvre les portes de la connaissance, et où chaque maître est aussi un disciple de ceux qui l'ont précédé.

Ce jour-là, à peine âgé de douze ans, il comprit que son véritable apprentissage ne faisait que commencer.

Après un moment de conversation, Matsumura se redressa lentement, comme quelqu'un qui porte le poids des ans, mais en se levant il révéla une fermeté surprenante. Il avança jusqu'à un espace dégagé du tatami et, d'un geste naturel, commença à exécuter la première séquence de *Passai*. C'était une variante différente de celle que Funakoshi avait pratiquée avec Asato, une interprétation si personnelle qu'elle serait plus tard connue sous le nom de *Matsumura no Passai*. De son corps, pourtant âgé, émanait une énergie contenue qui bouleversa le jeune garçon, comme si chaque mouvement réunissait la sérénité du sage et la force latente du guerrier.

—Le *kata* est comme l'eau —dit le vieillard en concluant.— Il peut couler ou frapper, s'adapter ou tout emporter. Mais il trouve toujours son cours.

Il se tourna vers Funakoshi et, d'une voix posée, ajouta:

—Viens quand tu voudras, toujours avec la permission d'Asato. Ma maison te sera ouverte. Je ne peux plus t'offrir la force d'autrefois, mais je peux t'offrir le regard que donnent les années. Peut-être est-ce ce dont tu as besoin à présent.

Funakoshi s'inclina profondément, certain que cet instant resterait gravé à jamais dans sa mémoire.

Asato sourit, satisfait. Il ne cherchait pas que son disciple trouve en Matsumura un nouveau maître de techniques, mais un guide intellectuel, quelqu'un capable de lui ouvrir un horizon différent. Il savait que le jeune avait déjà en lui un maître pour forger son corps; ce qu'il espérait, c'était qu'en Sōkon Matsumura il trouve la clarté pour tempérer son esprit et sa pensée.

Ce soir-là, en rentrant chez lui, Funakoshi ne pouvait chasser de son esprit l'image de Matsumura se mouvant avec la fluidité de l'eau. Il comprit alors que son chemin ne faisait que commencer, et que chaque maître lui offrirait une pièce différente de la même énigme.

Avec Asato, *Sensei*, il avait appris à regarder.

Avec Matsumura-*sensei*, à comprendre.

Et plus tard, avec Itosu, *Sensei*, il découvrirait l'art d'enseigner.

Le toit rouge d'Okinawa brillait encore dans sa mémoire, illuminé par la lune comme un phare silencieux. Et au plus profond de son cœur, Gichin Funakoshi savait que cette visite venait de tracer pour toujours le cours de son destin.

The path of Karate-Dō

A Historical Essay

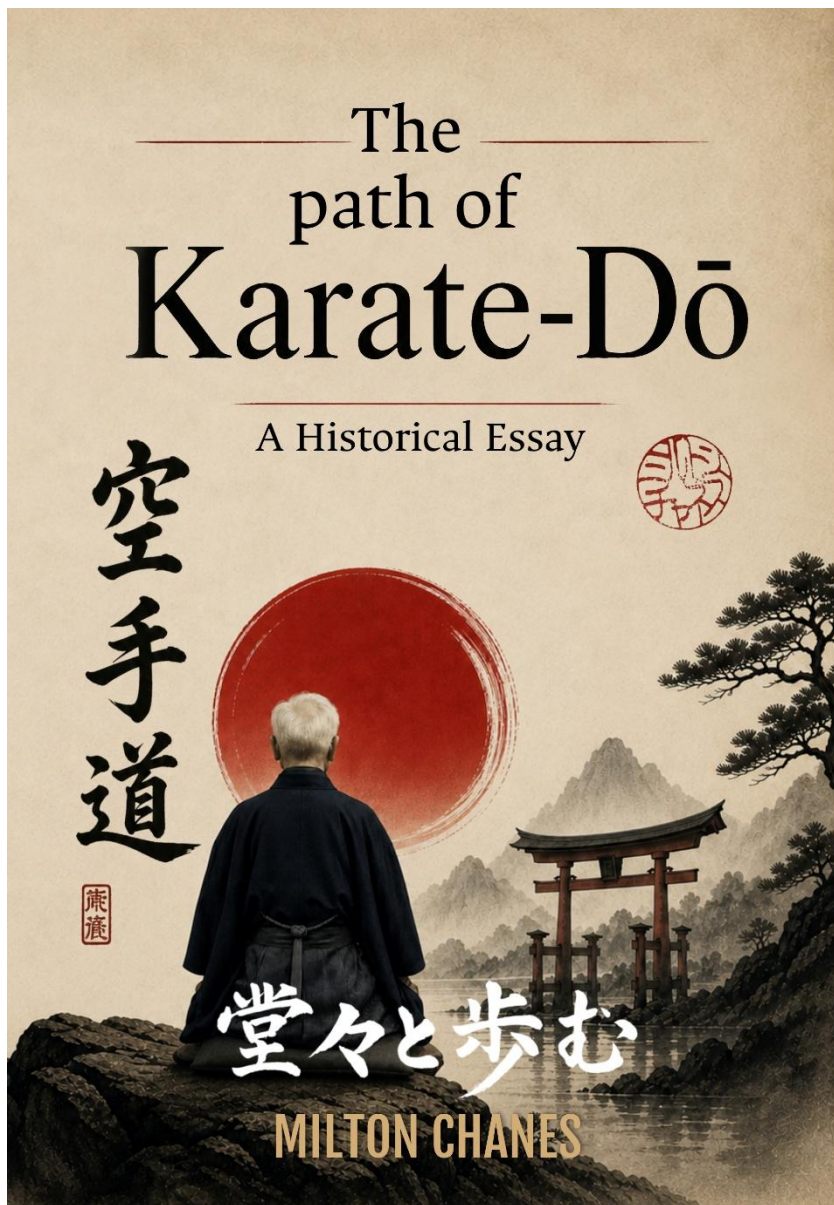


空手道



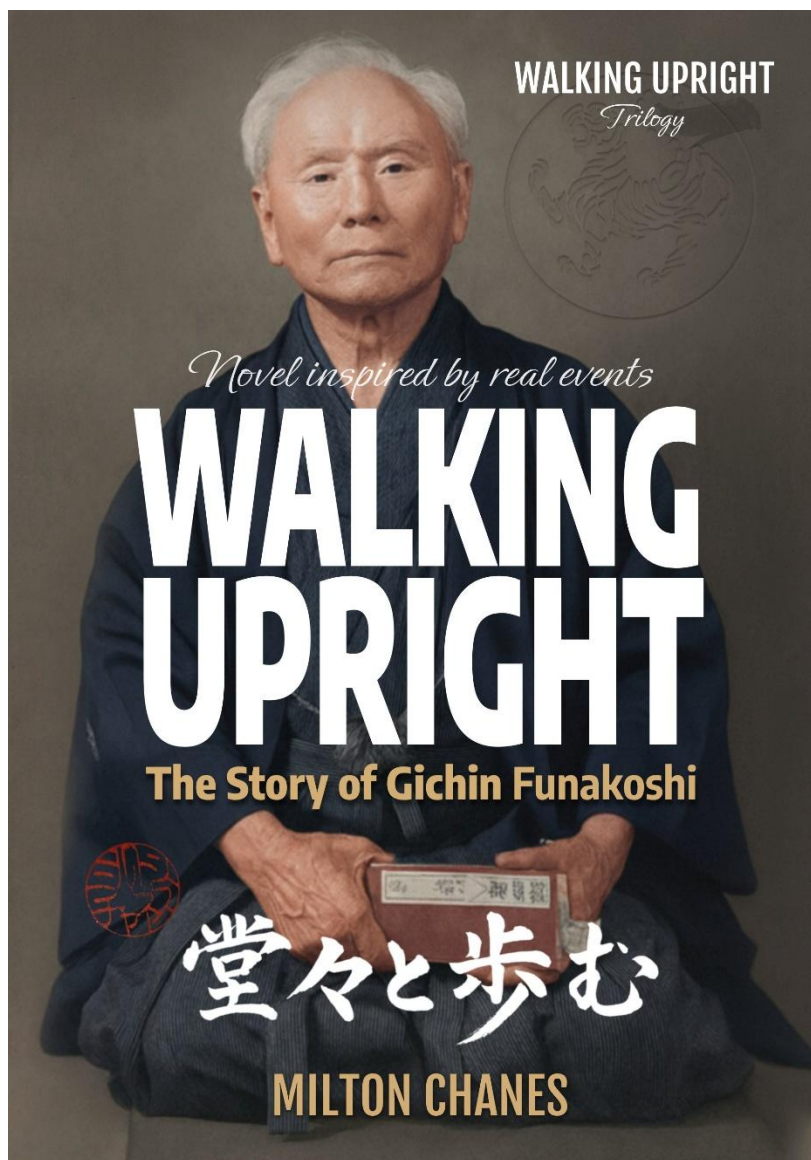
堂々と歩む

MILTON CHANES



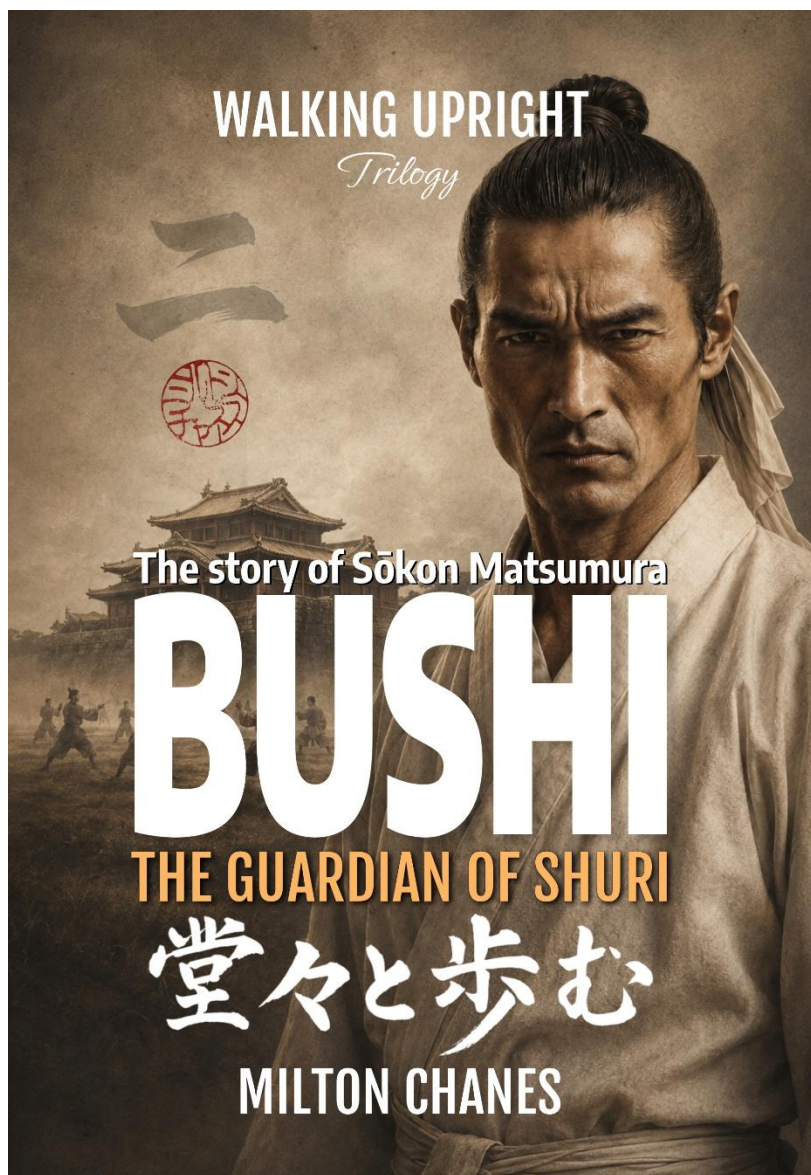
Companion book - In Amazon

A Historical Essay



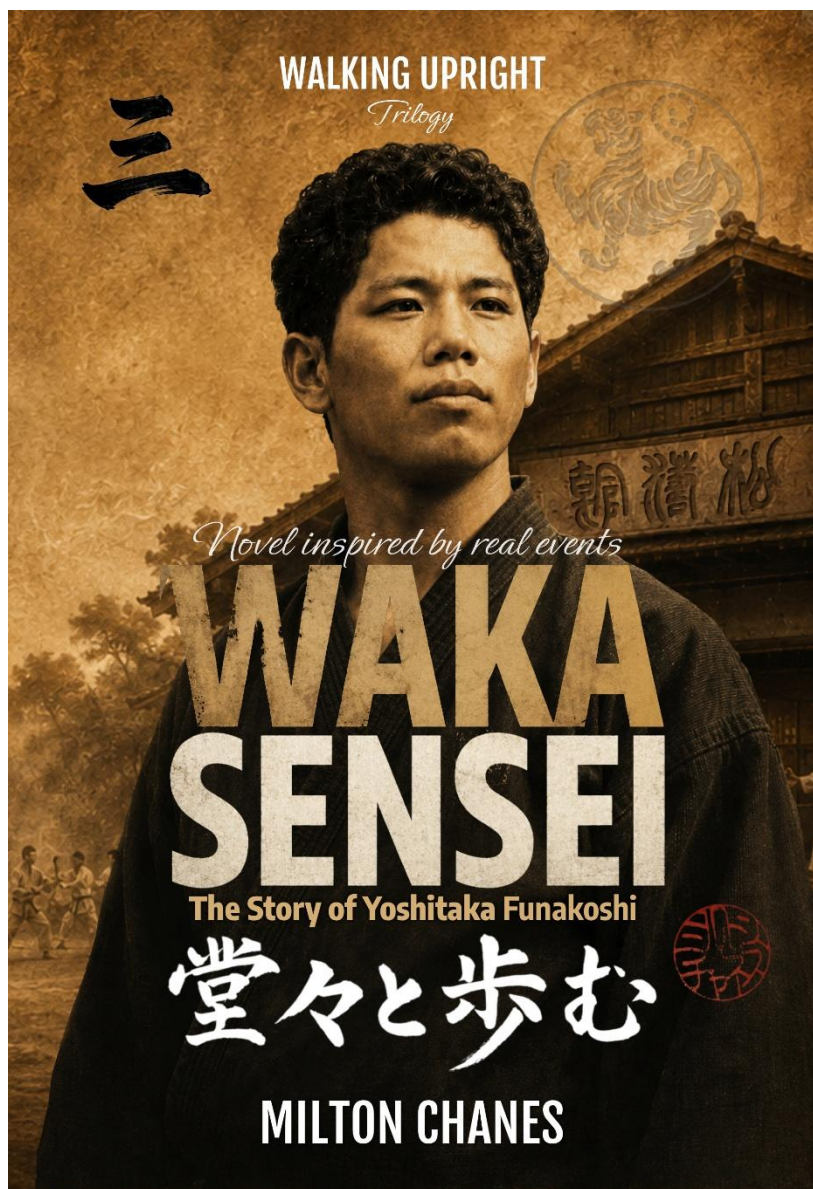
Trilogy Book 1 - In Amazon

Historical fiction



Trilogy Book 2 - In Amazon

Historical fiction



Trilogy Book 3 - October 2026

Historical fiction

www.miltonchanes.de